

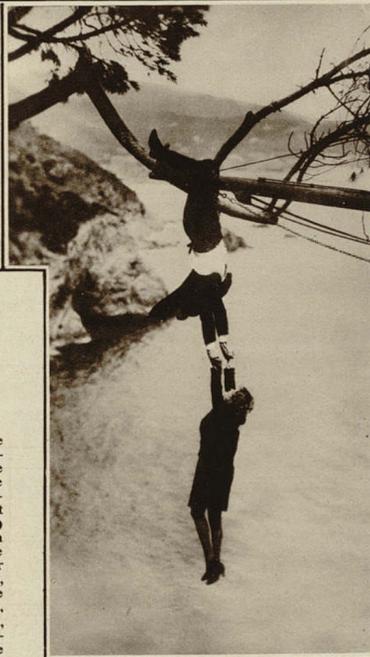
N° 56 -- 14 NOVEMBRE 1929

CINÉMONDE

CARLOTTA KING

doit ses premiers succès à
son sourire photogénique et
à sa voix phonogénique.





CINÉMONDE ACTUALITÉS

A gauche, de haut en bas : Alexandre d'Arcy, le beau jeune premier qui est considéré comme l'héritier de la gloire valentinesque, et la séduisante Betty Balfour, dans une scène similitudineuse de *La Fille du Régiment*. ● Joan Bennett et Ronald Colman dans *Bulldog Drummond*, le grand film parlant qui a été présenté dernièrement à Londres. ● Hans Stüwe dans *Amours sanglantes*, que l'on vient de présenter à l'Empire. ● A droite, de haut en bas : Le Marin part en voyage pour voir toute la terre, entendre *La Mélodie du Monde*, s'enivrer de sons, de gestes, d'images, connaître d'autres femmes que celle qu'il quitte à l'instant, toutes les femmes ! ● Luciano Albertini cherche, et réussit à renouveler le film policier et acrobatique. Le voici dans *Pirate malgré lui*, dans une position plutôt dangereuse, aussi bien pour lui que pour sa courageuse partenaire, Hilda Rosch. ● Pendant que nos confrères du monde entier discutent sur l'avenir du film parlant et lui refusent parfois toutes chances de succès, Ufa termine fiévreusement la construction de ses studios sonores, à Neubabelsberg.



Vérités bonnes à dire...

SELF - DEFENSE

ou
la Star, le Financier
et le Journaliste
Fable Franco-Américaine

UN jour, un vulgaire plumeux français écrit dans un grand hebdomadaire que les femmes américaines

n'étaient pas plus belles que les Françaises.

Lors, le directeur du magazine reçut une carte postale de protestation où il était écrit en négro-français incongru : « Quel drôle de goût ! Les Américaines sont les plus grandes beautés (sic) du monde (resic) et Dolly Davis est moins bien que Bessie Love et Margaret Livingstone. Vous avez froissé les beautés qui sont vos lectrices ! »

Que devait faire le directeur dès réception de semblable carte, sinon renvoyer son collaborateur qui lui faisait du tort ? Mais il ne le fit point, car il était Français, et tous deux cherchèrent l'origine de la carte. Las ! cette carte signée d'un pseudonyme était l'œuvre d'une star de passage à Paris.

Ceci se passait à Cinémonde, il y a peu de jours, et vous devinez que le vulgaire plumeux n'était autre que votre serviteur qui maintient ses jugements, tous ses jugements. Il y a au moins autant de jolies Françaises que de jolies Américaines et nous nous plaignons seulement de ne pas les voir suffisamment à l'écran.

Notre correspondante intéressée nous en fournit par son geste l'une des raisons : les Américaines soignent mieux leur publicité. Leur sens de la solidarité corporative ne les abandonne pas, même à l'étranger. Leur beauté semble-t-elle discutée, vite celle qui est là proteste au nom de toutes et menace de boycotter le juge impartial.

Mesdames les Françaises, prenez exemple, au lieu de vous entre-détruire.

Mais désormais, le juge impartial sera sur ses gardes. Dernièrement, n'entendait-il point de ses propres oreilles le jugement suivant qui provoqua en lui un désagréable frisson ?

« Il faudra que vous appreniez notre langue pour écouter nos films parlants. »

C'est un financier américain qui, bien entendu, parlait ainsi, et les événements semblaient lui donner raison puisqu'au même moment plusieurs « talkies » de langue anglaise étaient acceptés par le public, même le plus populaire.

Une rapide enquête prouvait d'ailleurs bientôt à tous que les Etats-Unis espéraient ainsi rapidement conquérir le monde. Que fallait-il faire ? Nous cherchâmes les moyens efficaces de self-defense.

A vrai dire, ils ne sont pas nombreux ! Si nous avions un important répertoire français, l'équilibre s'opérerait automatiquement. Las ! Tel n'est point le cas. Fallait-il exiger la production bilingue ? C'était une entrave qui provoquait immédiatement des représailles. La guerre économique recommençait.

Non, non, il ne fallait pas de nouvelle loi. Alors ? C'est à la censure tant critiquée que reviendra le droit légitime de défendre la langue française attaquée dans ses derniers retranchements.

En effet, la censure française n'est pas obligée de connaître la langue anglaise et ses finesses, dès lors, elle peut refuser son visa aux films parlants étrangers présentés uniquement dans leur langue primitive. Une traduction sommaire ne suffit point, un scénario moins encore. C'est le texte lui-même qui doit être vérifié.

Il y a des idées que l'opinion française ne veut point entendre ; il y a des mots que la bienséance universelle ne pourrait accepter. Le film parlant en langue d'outre-Océan, d'outre-Mer ou d'outre-Rhin ne saurait donc être admis par la censure qui doit savoir ce qu'elle vise.

On se demande même comment elle a pu jouer, jusqu'ici, normalement son rôle ? Les talkies seront bilingues ou bien n'entreront pas en France. Ainsi notre langue menacée sera sauvée : elle en vaut la peine.

Les problèmes posés par la forme nouvelle, sonore ou parlante, du nouvel art se révèlent innombrables, et chaque fois que nous en étudions un, nous n'avons point la prétention de réformer l'ensemble de la cinématographie française.

Aussi, avons-nous été fort étonné de lire sous la plume d'un financier, français celui-là, quelques conseils qui décelaient son ignorance de nos premiers leaders : « Avant de parler de tel ou tel mal dont le cinéma souffre, il faut l'organiser, et avant de vouloir le faire grandir, le faire maître. Or, en France, tout est à faire. »

Cher correspondant, nous avons écrit cela bien avant vous, nous avons affirmé que les capitaux ne manqueraient pas, que ce qui manquait plutôt, c'était leur utilisation rationnelle, et que tant que nous ne connaîtrions point de plan général, il en serait ainsi.

Devons-nous attendre la réalisation du rêve, pour parler des réformes indispensables de la réalité ? Ne faut-il signaler aucun abus sous prétexte que le Paradis seul est désirable ? Nous ne nous laisserons pas, au contraire, d'attaquer chaque semaine les tares de notre Cinéma, que nous voulons beau et digne de l'amour que nous lui portons.

Et la foule de nos lecteurs, par une correspondance suivie, encourageante et captivante à la fois, nous montre qu'elle pense bien comme nous.

En particulier, à propos de « Couchez-vous ! Relevez-vous ! » soixante lectrices de Cinémonde, toutes professionnelles des studios, se sont levées d'un bond, en masse.

« Oui, oui, décrivez-nous des impedimenta répugnants de la profession ! ». Leur voix ne demeurera point sans écho et Cinémonde leur offrira bientôt un office rationnel de placement gratuit où aucune formalité amoralisée ne sera exigée.

Seule, la loi de l'offre et de la demande jouera.

Un bon journaliste est celui qui peut, sur l'heure, transformer en actes, les propos de son papier.

Bon courage, Mesdames.

Rassurez-vous, lecteurs !

José GERMAIN.

Propos d'un spectateur moyen et grincheux

Le monsieur qui était assis à mes côtés était très communicatif. Dix mètres n'avaient pas été projetés que trois fois déjà il avait manifesté son appréciation à haute voix. A l'entr'acte, il ne me laissa pas filer seul, me rejoignant sur la porte, et m'immobilisa par un bouton.

— Oui, Monsieur, je vais au cinéma toutes les semaines. C'est ma passion. Mais, voyez-vous, pour trouver un bon film, il faut en voir au moins dix mauvais.

— Vous parlez de quels films, des français ou des autres ?

— Des français et des autres ! Je parle des films en général. Je ne fais pas de distinction entre les nationalités. Je suis prêt à tout accueillir, à tout comprendre. J'aime autant les westerns américains, hauts en couleur, vivants, avec des chevauchées et des coups de revolver, que les films allemands, lourds de sensualité, mais si vrais et si humains ; les russes, admirablement découpés, réalistes et brutaux ; ou les français... Les français... tenez, je ne sais pas comment les caractériser, les français. Il y en a de bons, de très bons. Il y en a de beaux essais psychologiques, quelques comédies fort passables. Mais, bon Dieu ! que de médiocrités ! De grandes machines sentimentales — fausement — avec des « clous » manqués, des salons, des réceptions, des bals, tout un faux luxe bébé et prétentieux. Combien tout cela est loin de la vie, de la réalité ! On parle beaucoup d'encourager le film français. Moi, je veux bien. J'encourage. J'encourage par mon argent, en payant ma place. Seulement, moi, on ne m'encourage pas.

— Non, on ne m'encourage pas à revenir. Tous s'en mêlent. Tenez, il m'est arrivé de voir trois fois le même film, et trois fois je l'ai vu différent. Les coupures ! Une plaie ! Chacun en fait. La Censure d'abord, cette institution qui serait morte depuis longtemps si le ridicule tuait ; puis la Maison d'Édition ; puis, le Directeur de la salle. Et quand on a charcuté, rogné, coupé dans la pellicule, on s'étonne de trouver que le film manque d'unité, que les scènes se raccordent mal, qu'elles sont incohérentes, et on accuse le malheureux metteur en scène qui n'avait pas voulu ça ! On devrait interdire les coupures. Voilà !

— Parfaitement de votre avis. Et puis... — Et puis, puisque j'en ai eu Directeurs de salles, je leur reproche de trop peu se soucier du confort du spectateur. Il faudrait pourtant ne pas voir dans le spectateur un simple animal taillable à merci. D'abord, les bandes passent trop vite. C'est fou. Ça tourne, ça tourne ! Les gens courent, courent sur l'écran, on saute d'une scène à l'autre, on n'a pas le temps de s'y reconnaître. Et l'agencement de la salle ? Fauteuils étroits, passages insuffisants ; on a fourré des sièges partout. Je parle évidemment de la moyenne des salles. Une fois incrusté à sa place, impossible de faire le moindre geste, d'étendre un peu les jambes sans rencontrer les tibias de son voisin, ou mettre le pied sur le petit soulier de sa voisine.

— Les temps sont durs... Les Directeurs de salles cherchent à faire le maximum en utilisant bien la place.

— Bien sûr. Mais enfin, n'abusent-ils pas un peu ? Surtout en ces temps de film parlant où le public, bon bogue, se rue aux capiteux. Cela durera-t-il ? Ce serait l'occasion de chercher à retenir les gens venus par curiosité. Malheureusement, les talkies... vous savez...

— Cela ne vous emballe pas, le film parlant ?

— Déception. Dans la course pour la première place, on a un peu négligé la matière des films. Du mauvais théâtre photographié. Des dialogues longs, diffus, mal rendus par un haut-parleur enroué.

— Vous êtes sévère.

— Franchement, curieuse à part, j'aime mieux le muet.

— Et puis, les acteurs parlent anglais ! Parleraient-ils français, je ne pense pas que le film lui-même, le film-images, en serait meilleur. Le sonore, à la rigueur... Encore faudrait-il sortir rapidement des tâtonnements, et trouver autre chose que la reproduction banale des bruits. On a fait beaucoup de bruit — c'est la mort — autour de films parlants absolument insuffisants. La publicité est une bonne chose. Mais elle peut être une chose détestable. Quand elle tient ses promesses, rien à dire. Mais souvent elle ne les tient pas. On couvre de réclame tapageuse, de déplorable bavets. Il en est de même pour les vedettes. « Grand artiste qui... Talent merveilleux que... » On croit qu'il suffit d'un nom pour faire le succès d'un film. Peut-être. Mais cette pratique fait le plus grand tort au cinéma, croyez-moi.

— J'en suis convaincu. Mais quel remède voyez-vous ?

— Ah ! Je ne sais pas, moi. Il faudrait de la sincérité, n'est-ce pas ? Il faudrait avoir le courage d'appeler un navet, un navet, et un mauvais acteur, un mauvais acteur. Le mieux, je crois, serait de faire de bons films.

— Pourquoi ne fait-on pas de bons films, dites ? Pas assez de bons films ?

— Ça, je ne sais pas. Peut-être parce que le public ne les accueillera pas assez bien ?

— Vous aussi ? Quelle erreur ! Le public vaut mieux que ce que vous croyez.

L'entr'acte finissait. Nous avions regagné nos places. J'interrogeai, malicieusement :

— Dites-moi, voilà bien des critiques au cinéma. N'en avez-vous pas à faire aux spectateurs ?

— Si. D'abord, ils viennent en retard, et cela gêne les voisins. Et puis... ils parlent trop fort pendant la séance. J'étais absolument de cet avis. JACQUES PERDU.



De haut en bas : Nils Asther et Pola Negri, dans *Amour d'Actrice* □ Simone Vaudry, dans *La Maison des Hommes vivants* □ Irène Rich et William Russell, dans *Le Crime du Soleil*.

On verra cette semaine à Paris

AMOUR D'ACTRICE

Drame réalisé par Rowland Lee.
Interprété par Pola Negri, Nils Asther.

Les existences brillantes des grandes comédiennes ont toujours tenté les actrices de cinéma. Mais, s'inspirant d'un modèle, ces actrices n'en ont pas moins modifié la réalité, substituant aux événements exacts des incidents déclarés plus « photogéniques ».

C'est ainsi que paraphrasant Rachel, Pola Negri a joué *Rose-Reine*, actrice du siècle dernier, qui, elle aussi, débuta dans un petit théâtre, fut adulée, fêtée et mourut de chagrin, dit le film, de phthisie, disent les biographes de Rachel.

Pola Negri est à son aise dans un tel rôle, elle y prouve un grand métier, une connaissance sûre des effets dramatiques, mais y manque réellement trop de sensibilité. Tout est étudié, exact, à sa place, dans son interprétation. On admire, mais on ne vibre pas.

Il est vrai que la réalisation de Rowland Lee manque de spontanéité, de sincérité, d'ardeur. C'est également de l'excellent travail, adroitement fait, mais sans personnalité aucune. Des décors assez élégants, dans lesquels se meuvent des personnages qui ne sont point ridicules, affirment un souci de justesse et de vérité dans la reconstitution d'une époque disparue. On trouvera que ces tableaux de la vie, en 1850, sont fort aimables à voir. Très belles photographies, surtout dans un voyage en chaise de poste, la nuit, sur des routes qui pourraient tout aussi bien être françaises que californiennes.

Avec Pola Negri, le séduisant Nils Asther incarne un attaché d'ambassade.

Nous avons vu cela cent fois. ●●●●●

LA MAISON DES HOMMES VIVANTS

D'après le roman de Claude Farrère.
Réalisé par Marcel Dumont et Gaston Roudès.
Interprété par Simone Vaudry, Jean Devalde, Maurice Schutz, Charles Lamy.

S'il est un sujet se prêtant à l'adaptation cinématographique, c'est bien *La Maison des Hommes vivants*, où le caractère mystérieux de l'intrigue, l'atmosphère vaporeuse, étrange, des décors, la lumineuse beauté des paysages qui entourent une tragédie, s'avèrent parfaitement photogéniques.

Ce n'est pas de la banalité que d'avoir choisi ce roman-là pour en faire un film. Seulement, les adaptateurs, pour consciencieux qu'ils furent, n'ont pas projeté tout l'intérêt du sujet et me paraissent avoir amoindri une œuvre originale et bizarre.

On sait qu'il s'agit de l'aventure d'un jeune officier poursuivant, la nuit, une forme blanche, et à qui trois hommes étranges offrent l'hospitalité dans une maison solitaire. Le jeune officier reconnaît le parfum qui flotte dans cette demeure : c'est le parfum de la femme qu'il aime. Et le plus jeune de ces hommes lui explique l'énigme.

Nous sommes vieux de plus de cent ans. Deux siècles ont pesé sur la tête de mon grand-père. Mais nous avons trouvé le secret de longue vie, et nous prenons à des êtres jeunes et sains la force qui nous est nécessaire pour alimenter notre vitalité...

Ces atroces vampires-raisonneurs acceptent de laisser vivre la jeune femme sans plus l'inquiéter. Libérée de leur pouvoir hypnotique, elle repartira vers la vie, oubliant le drame. Mais l'officier que les vampires répugnent à tuer, sera en quelques minutes vieilli de tant d'années que lorsqu'il sortira de l'affreuse Maison-Laboratoire, il ne sera plus qu'un vieillard près de sa fin.

Le film transforme le charmant personnage de la maîtresse et en fait une jeune fille, fiancée de l'officier. Ce changement pudique nous étonne un peu. Craignait-on de ne pas vendre le film en Amérique?

Dans des décors parfois curieux, stylisés, clairs, se détachent les deux masques de Maurice Schutz et de Charles Lamy, vampires courtois, élégants, suffisamment effrayants. Ce sont de bons comédiens, qui ont su dégager le caractère de ces sorciers modernes. Je n'en dirai pas autant de Jean Devalde, qui n'est pas le fringant et chic officier du roman. Simone Vaudry a une grâce juvénile, et ce n'est pas sa faute si l'on a substitué à l'amante de Farrère une fiancée gentille et banale. ●●●●●

LE CRIME DU SOLEIL

Drame réalisé par Michel Kurtz.
Interprété par Irène Rich, Buster Collier Junior, William Russell.

Et voici le travail d'un Européen en Amérique : Michel Kurtz, autrefois appelé, en Autriche : Mikael Kertetz. Si l'on n'avait fait que des films muets de cette valeur, on n'accueilleraient pas en sauveur le cinéma parlant 1929.

Je crois au cinéma muet. Et ce film me fortifie dans ma foi. Nous sommes au Soudan. Michel Kurtz nous y installe avec des tableaux prodigieux de beauté : dunes de sable, maigres arbres, ombres droites. Nous voyons vivre les personnages du drame : un commandant sauvage, dur, cruel, jaloux, cynique (dont William Russell a fait une magnifique création) et sa femme Rolande, belle, élégante, tendre, que la chaleur déprimante et la monotonie de l'existence font déchoir, rendent médiocre, apathique. Les heures s'écoulent aussi chaudes, aussi écrasantes. Kurtz nous donne bien l'impression de la chaleur par des plans nets, courts, tombant comme des gifles : un panka agité, du sable qui glisse, de la

sueur sur des rides... Et nous comprenons que la femme tente de s'évader de cet enfer, fuie vers le port...

Des hommes se battent. Un autre devient fou. Le drame s'accuse plus violent au fur et à mesure que la chaleur augmente. Des poursuites dans les dunes sont d'une beauté d'images impressionnante.

Et puis la femme s'évade enfin, gagne Londres où elle divorce, puis se remarie. Le Soudan est loin, et les hommes peuvent y mourir.

Ce qui éclate dans ce film, c'est la puissance du paysage, puissance de la photographie qui donne aux choses, aux détails, à l'horizon, une grandeur, un relief inouïs.

M. Kurtz voit en peintre, et ses tableaux ont des éclairages personnels.

Irène Rich, le jeune Buster Collier, William Russell toujours très bien, sont des interprètes intelligents. M^{lle} Rich, belle et pleine de distinction, joue avec une mélancolique séduction. ●●●●●

QUAND ELLES S'ENNUIENT

Comédie réalisée par Joseph Henabery.
Interprétée par Anna Nilsson, Lewis Stone, Augustin Martindal, Jane Winton.

Satire aimable et sans méchanceté sur la vie de ménage, dont Anna Nilsson exprime avec bonne humeur, et Lewis Stone avec humour, les inconvénients et les avantages. Des détails savoureux, des « gags » remplis de finesse et de charme méritent à cette petite comédie l'estime du public. ●●●●●

PEGGY ET SA VERTU

Comédie réalisée par Marshall Neilan.
Interprétée par Bebe Daniels, Neil Hamilton, Joë E. Brown.

La sémillante Bebe paraît ici en Chorus Girl, et elle y a jambes fines, sourire clair et charme vainqueur. Des scènes charmantes ont pour décor les coulisses d'un grand music-hall de Broadway, et devant un spectacle bigarré on ne peut certes pas s'ennuyer. L'ensemble du film est fort bien monté, très lumineux, mais d'une élégance richarde et cinquante.

Marshall Neilan qui fit les plus beaux films de Mary Pickford, apporte ici l'excellence d'une technique éprouvée. ●●●●●

LUCKY BOY

Film sonore.
Avec George Jessel, Rosa Rosanova, Gween Lee et Margaret Quinby.

Lucky Boy! Garçon chansonnier! Certes oui, avec ce bel optimisme qui règne dans les comédies de mœurs américaines, le héros de cette histoire : George Jessel, gagne et l'amour et la gloire sur les planches des music-halls.

George Jessel est l'auteur du grand succès : *Chanteur de Jazz*. Dans *Lucky Boy*, dont il est sans doute l'auteur, il interprète avec une rare sincérité un rôle similaire, celui d'un petit bijoutier juif qui, possédé par le démon du music-hall, réalise son rêve et conquiert la renommée.

Une scène est presque aussi émouvante que la scène du *Chanteur de Jazz* où Al Jolson, qui doit débiter en public, est appelé au chevet de son père mourant.

Dans *Lucky Boy*, on voit George Jessel appelé également auprès de sa mère souffrante. Ne pouvant sacrifier sa vocation à son amour filial, il chante pour la T. S. F. et les ondes portent sa voix tendre jusqu'à la maman qu'il aime.

Le film est plein de ces scènes simples, bien composées, et George Jessel, qui a un physique assez ingrat, domine son insuffisante séduction par une grande sincérité. Rosa Rosanova, actrice juive, a du caractère.

Et l'on entend le même George Jessel, qui a une voix bien timbrée, grave, pathétique.

Un bon et intéressant film sonore. Mais quand donc fera-t-on des films muets qui ne se passeront pas au music-hall? ●●●●●

MICKEY

Un dessin animé sonore.

L'art du dessin animé vient de se renouveler par l'apport du son à l'image.

Avec *Les Trois Masques* et *Mélodie du Monde*, nous avons « vu et entendu » (il faudra s'habituer à cette formule) à Marivaux un adorable et humoristique dessin animé : *Mickey*.

La fantaisie du dessinateur comme celle de l'adaptateur se réunissent pour composer une petite bande d'un esprit fou et d'une drôlerie irrésistible. Des bruits cocasses soulignant telle trouvaille du dessinateur furent vivement appréciés. Notamment la scène où *Mickey*, le héros à quatre pattes, fait entendre le *Prélude de Rachmaninoff* et où le piano animé lui aussi d'une vie propre, tout comme le tabouret, entre dans la danse, se contorsionne, et joue lui-même sur ses touches.

Les principaux diront : Quoi! Vous admirez des idioties! Mais non, j'admire ceux qui sont assez doux de poésie et de fantaisie pour faire tordre d'un rire sain et bien-faisant le public parisien de 1929.

Et je jure que ce n'est déjà pas si facile... René OLIVET.



La nuit est à nous

Comment on a tourné un grand film parlant français

Un autre point qu'il ne faut pas négliger : chaque bobine a obligatoirement 120 mètres. On s'ingénie donc à bien proportionner chacune des scènes à enregistrer et pour cela il est indispensable de répéter à l'avance.

L'atmosphère intervient : la voix porte mieux dans les extérieurs qu'au studio. Conventions d'ailleurs que la langue française se prête bien mieux à la reproduction que toutes les autres, parce qu'elle n'est ni nasale ni gutturale mais chantante.

Ainsi, dans *La Nuit est à nous*, les artistes français sont parvenus à se faire comprendre avant les acteurs allemands.

L'artiste ne s'entend d'ailleurs pas pour la première fois sans étonnement ; cela est compréhensible : votre voix ne vous est pas purement extérieure, elle résonne en vous et si donc on la projette au dehors de votre personne, il se produit la même surprise bizarre qu'on éprouve chez un tailleur quand, dans une glace à trois faces, on se découvre dans un angle insoupçonné.

L'art parlant est plus difficile pour l'artiste que l'art muet : en effet, parler c'est ouvrir la bouche. Or cette action ne s'accomplit pas sans une certaine déformation du visage. Invisible à la ville, cette dernière s'accroît avec l'écran qui opère à la manière d'une loupe.

Pourquoi avoir choisi une pièce de théâtre ? Parce que l'œuvre de Kistenbackers se prête admirablement au film parlant à la condition expresse qu'on ne cherche pas à décoller la pièce telle qu'elle est, mais bien qu'on y adapte un langage cinématographique. Au reste, le cinéma parlant n'a des chances de vivre qu'autant qu'il ne sera pas purement du théâtre mécanique...

Nous pensons avoir réussi, et quand je dis *nous*, c'est l'ensemble des collaborateurs, à quelque degré qu'ils appartiennent, qu'il faut comprendre... Chacun a pris sa tâche à cœur.

Bientôt le public va être appelé à juger, car voici terminées les courses prises sur le vif à la Targa Florio et les vues de Palerme.

Mis en goût par les déclarations de M. Plukoff, nous attendons *La Nuit est à nous*, une Parisienne 1929 d'une élégance suprême (Marie Bell et Jim Gérald).

Pierré MARTHE.



Nous aurons bientôt un film français parlant : *La Nuit est à nous*.

J'ai rencontré chez M. P. J. de Venloo, qui est bien le directeur de production le plus courtois, M. Plukoff, administrateur du film tourné par Frohlich avec le concours d'Henry Roussel.

Il y a, me dit M. Plukoff, un grand dialogue entre Marie Bell et Henry Roussel ; celle-ci vient d'être victime d'un accident d'auto, elle entre en convalescence, elle aspire à la vie ; et, déjà, à son insu, elle aime le jeune inconnu (Murat) qui l'a arrachée à la mort mais qui a disparu...

N'avez-vous pas rencontré de difficultés pour enregistrer la partie parlante ? Au début, toutes sortes d'embûches... c'était très compliqué pour tout le monde ; il y avait le procédé et, de plus, deux troupes, l'une allemande, l'autre française, à guider.

Mais peu à peu les acteurs se sont habitués au microphone ; à tel point que nous avions avant de commencer prévu la durée du film et que nous n'avons pas excédé ces limites de 24 heures.

La collaboration franco-allemande ? Des rapports excellents : chacun s'entendait à se faciliter la tâche ! Roussel, avec le talent de créateur qu'on lui connaît, s'occupait de la partie française. Des incidents comiques ? Evidemment inévitables... Ainsi, une fois, le photographe, oubliant que chaque parole s'enregistrait, s'écria :

« Il faut la tête de Marie Bell un peu plus à droite... »
« Ou bien, ce fut un électricien pris d'une crise d'éternuement. Naturellement, il fallait recommencer. Certains bruits aussi se déformèrent à l'enregistrement : par exemple, Frohlich escomptait, dans une scène de silence, faire entendre le bruit d'un papier de soie froissé contre les fleurs... Or, on s'aperçut à l'audition que le mince crissement s'était mué en tonnerre... On enleva. »

A une autre audition, on n'identifia pas immédiatement d'où pouvait venir un petit frôlement métallique qui s'immisçait jusqu'à la fin dans une scène. Il fallut chercher et voici ce qu'on découvrit : le cliquettement des boucles d'oreilles de Marie Bell.

Les Vedettes "en Chair et en Os"

Depuis quelque temps, un usage tend à se généraliser dans les salles de cinéma : celui de présenter aux spectateurs un ou plusieurs interprètes du film principal auquel ils viennent d'assister.

C'est ainsi qu'à Paris des acteurs et actrices de l'écran, notamment de Bagratide, Henri Baudin, Jaque Catelain, José Davert, Dolly Davis, Jean Dehelly, Gabriel Gabrio, André Nox, Pierre Nav, Albert Préjean, André Roanne, Daniel Mendaille, Sandra Milowanoff, Raymond Destac, etc., ont paru au cours de représentations cinématographiques données dans diverses salles de la capitale. Certains prirent la parole ; d'autres se contentèrent seulement de se montrer un court instant sur la scène de ces établissements.

Cette curieuse habitude ne s'est pas manifestée que dans les salles fréquentées par le grand public. Au cours des dernières présentations, réservées uniquement aux directeurs de cinémas et aux critiques, nous avons pu assister à des faits presque analogues à ceux dont nous parlons plus haut. La salle étant plongée dans l'obscurité, le pinceau lumineux d'un projecteur vint éclairer successivement le visage des principaux interprètes du film auquel nous allions assister. Ces artistes n'étaient point sur une scène, mais mêlés aux autres spectateurs.

Lorsque des acteurs de cinéma prennent la parole en public dans de telles circonstances, ils récitent des poèmes ou font une courte causerie sur le film dans lequel ils ont joué un rôle. Daniel Mendaille déclama une poésie de Théodore de Banville, "le Tremplin", dans un cinéma du boulevard Barbès, après la projection de *L'Équipage*. Albert Préjean recita dans cette même salle un poème spécialement composé pour le film *Verdun, Visions d'Histoire*, etc.

De Bagratide, Henri Baudin et bien d'autres artistes ont, soit à Paris, soit en banlieue, soit même en province, fait de petites conférences ayant pour but de renseigner le public sur la réalisation des films dans lesquels ils avaient tourné.

Quels sont les effets de ce contact direct entre la foule et les artistes de l'écran ?

Il suscite la curiosité des amis du cinéma, fait en quelque sorte la réclame des films, des acteurs et... des salles obscures, et provoque parfois de curieuses réactions parmi les spectateurs. Comme nous l'annonçait l'un de ces conférenciers-artistes, la vue d'une vedette de l'art muet étonne souvent le public. Tel jeune premier, qui paraissait si beau à l'écran, car il était très habilement maquillé et fort bien photographié, ne semble plus, sur scène, qu'un homme assez ordinaire. Par contre, tel acteur, qui jouait dans les studios des rôles d'un âge supérieur au sien, fait naître un agréable étonnement parmi les spectatrices.

Les quelques paroles que l'artiste adresse à la foule peuvent faire un bien immense au cinéma. Une vedette de l'écran est toujours écoutée avec attention et toujours applaudie. Donc, si ces interprètes montrent les multiples difficultés qui surgissent au cours de la réalisation d'un film, font aimer cet art nouveau, mais s'attachent aussi à détruire le funeste mirage du cinéma, qui attire à lui bien des jeunes gens pour les jeter dans la misère, ils auront vraiment fait œuvre utile.

LOUIS SACREL.



Le corps de ballet d'Albertina Rash répète, sur la plage de Santa Monica, les danses qu'il doit exécuter dans le nouveau film de Ramon Novarro.



SILHOUETTES DE HOLLYWOOD

Il se nomme Otto Matissen. C'est un grand acrobate de cinéma américain. Comme Jean Hersholt, comme Anders Randolf et comme Torben Meyer, Otto est danois. Voilà dix ans qu'il est en Amérique. C'est en 1909, au Casino de Copenhague, qu'il fit sa première apparition sur les planches. Il quitta ce théâtre en 1911 pour aller jouer en Angleterre, où il resta cinq ans. Là, son répertoire comprenait Ibsen, Strindberg et au res. Il joua dans la première représentation anglaise de *Maria-Madeleine* de Maurice Maeterlinck, en 1913.

Otto Matissen a fait trois choses dans sa vie qui devraient nous le rendre cher : premièrement, il est marié avec une Française charmante ; deuxièmement, il vient de tourner une comédie intitulée : *Le Barbier de Napoléon*, où il joue Napoléon avec art et sentiment ; troisièmement, il fut la vedette de trois films artistiques, et cela gratuitement et gracieusement.

Ces trois films sont : *The Salvation Hunters* (Les Chercheurs de Salut), *The Last Moment* (Le Dernier Moment) et *The Tell Tale Heart* (Le Coeur qui confesse). Les metteurs en scène de ces trois films leur doivent tout : Joseph Stern dirigea *Les Chercheurs de Salut* et devint le grand metteur en scène de la Paramount ; Paul Fejos dirigea *Le Dernier Moment* et devint le grand directeur d'Universal ; *Le Coeur qui confesse*, d'Edgar Poe, fut dirigé par Charles Klein, ancien cameraman allemand, et Klein devint metteur en scène à la Fox.

Les Chercheurs de Salut, que vous avez vu en France coûta moins de cinq mille dollars et fut proclamé génial par Charlie Chaplin, Douglas et Mary.

Le Dernier Moment coûta moins de cinq mille dollars et n'en fut pas moins admiré.

Le Coeur coûta mille dollars. Les acteurs jouaient pour rien.

Les trois films furent vendus, se montrent encore, font encore beaucoup d'argent, et, au dire de mon ami Otto, Otto n'a jamais vu... un sou !

Et comme travailler pour rien sert souvent à quelque chose, Otto touche actuellement mille dollars par semaine. Les principaux films dans lesquels il a joué un rôle important sont :

Scaramouche, réalisé par Rex Ingram. — *The Woman from Moscow*, avec Pola Negri. — *The Beloved Rogue*, avec John Barrymore. — *Le Barbier de Napoléon*. — *Strange Cargo*. — *Général Crack*, le premier film parlant de John Barrymore. — *Golden Dawn*, etc.

Nous reparlerons d'Otto, comme nous reparlerons de Jean Hersholt, d'Anders Randolf et de Torben Meyer, ces quatre mousquetaires danois dont il fait bon parfois de parler, comme il fait bon quelquefois de sentir le vent du Nord, être et vivifiant, vous passer dans les cheveux.

Jack BONHOMME.

Le Scandale de la "Derussa"

Il y a cinq ans encore, les bolcheviks étaient conduits par leurs opinions, par leur foi révolutionnaire implacable sur les barricades, sous le feu terrible des mitrailleuses. Maintenant... Maintenant les agents du gouvernement soviétique sont conduits par leur « politique » dans les cabinets des juges d'instruction, pour des affaires d'escroquerie et de vol. Les « chevaliers rouges » se sont mués en vulgaires parasites du monde capitaliste : ils pêchent gaillardement dans l'eau trouble.

En 1927, M. Zehrer, membre du Parti communiste de l'U. R. S. S., chef de la section photographique et cinématographique à la Délégation Commerciale Russe de Berlin, entreprit de « conquérir » l'Allemagne cinématographique. Il spéculait sur le succès de *Potemkine* et de *La Mère* auprès du public allemand. Aide du docteur Pop, de M. Levy, ancien directeur de location à la « Phebus-Film » (dont on n'a pas oublié le retentissant effondrement) et de M. Alexandre Lapiner, ancien officier de l'armée Wrangel, traitre à ses opinions, il fonda la « Derussa » une société russo-allemande de production et d'édition de films. « Puisque », se disait M. Zehrer, « les films soviétiques ont tant de succès en Allemagne, produisons-en donc à Berlin ». En effet : deux metteurs en scène, des « cameramen », des artistes russes vinrent travailler à Berlin. On loua des studios. On acheta de la pellicule Agfa. On emprunta de l'argent aux banques.

Quant à l'actif, il se montait assez exactement à zéro. C'est alors que M. Zehrer, « generaldirector », crut bon de « disparaître ». De disparaître comment, pour quelle destination mystérieuse ? On ne le sait pas encore. La police allemande est en train de chercher... Et voilà 4 millions d'argent allemand se sont engloutis dans la société scélérate. Maintenant que ces messieurs de la Délégation Commerciale ont dûment détroussé, pillé, saigné à blanc le sacré « Kapitalismus » allemand, maintenant MM. Chvedchikoff — directeur de la « Sovkino » et Golwerk — nouveau représentant du cinéma soviétique à Berlin — lèvent les bras au ciel, proclament leur absolue innocence et... refusent de payer.

Leurs bonnes poires allemandes ne reverront jamais leurs gros sous.

Elles ne sont pas malignes, les bonnes poires ! De nombreux « businessmen » allemands se trouvent impliqués dans le scandale de la « Derussa ». Car nombreux étaient les collaborateurs « capitalistes » de la société communiste. Encore plus nombreux sont les fonctionnaires bolcheviks, qui trompèrent dans la combine. M. Karlovitch, par exemple, représentant de la « Sovkino » à Paris, a été relevé de ses fonctions parce qu'il a été pendant deux ans le secrétaire de Zehrer... Quel bonheur que M. Karlovitch ne connaissait pas le français et n'avait presque pas de relations dans le monde d'affaires parisien...

Je connais quelqu'un que le scandale de la « Derussa » affectera avec une violence toute particulière. C'est M. Léon Monssinac, le critique ultra pur de la purissime « Humanité ». En voilà un qui fera la « gueule » lorsqu'il apprendra jusqu'où sont tombés ses amis et protecteurs bolcheviks qu'il donnait pourtant en exemple aux capitalistes français !

Berlin. H. ZWINGER.



UN visage solide, carré, athlétique, et de grands yeux bleus rêveurs...

Un vrai visage d'aventurier. Un homme à la « Mac-Orlan ».

Tel celui-ci, joueur d'accordéon et rôleur de quais plus encore qu'écrivain, tel Cendrars, voyageur, explorateur et poète, Cruze est un de ces hommes devant lesquels rien ne résiste, que rien ne rebute ; un de ces hommes qui, du Caire à Tamatave, de Rio à Capetown, de Frisco à New-York, ayant passé par les situations les plus cocasses ou les plus invraisemblables ont connu les heures tragiques, les joies, les peines, ont fait tous les métiers, sans jamais se sentir dégradés d'être tour à tour colporteur, plongeur, mécanicien, acteur, directeur ou journaliste.

Un de ces francs coureurs d'aventures, vivant au jour le jour, sans souci du lendemain, jouissant de tout leur corps, de toute leur peau, de l'air, de la lumière, du vent et du soleil, allant, venant plus repartant vers l'inconnu à peine arrivés, assoiffés de poésie, de découvertes et d'in-vraisemblable.

Leur vie même est poésie. Le changement leur apparaît sans cesse plein de miracles, avec ses lendemains toujours autres. Ces diables d'hommes savent découvrir la beauté dans tout — et partout. Poésie vivante, poésie de chair, de lumière et de gestes. Aventure.

Né à Ogden (Utah) le 27 mars 1884, James Cruze (de son vrai nom James Bosen, descendant d'une famille de juifs allemands installés depuis fort longtemps

JAMES CRUZE

Après de longs mois de silence, James Cruze fait à nouveau parler de lui. On vient, en effet, de présenter à Londres « The Great Gabbo », sa toute dernière et admirable bande dans laquelle Eric von Stroheim et Betty Compton tiennent les premiers rôles.



Dans *Gai... Gai, Divoçons*, James Cruze a délaissé les sujets épiques pour réaliser un vaudeville (Marie Prévest et Cullen Landis).

aux Etats-Unis), fit ses études comme tout le monde au collège de cette ville. Il se destinait à la médecine quand l'aventure se présenta sous la forme de vastes tournées théâtrales. Cette belle fille aux yeux troubles l'attira tout de suite. Sans plus réfléchir, il planta là la médecine et le reste, et part...

Nous sommes en 1900. Agé de 16 ans, il vagabonde de pays en pays, parcourant les routes, les saisons, les climats. Il va... Le voilà parti... Dieu sait où.

Mais chaque médaille a son revers. De théâtre, point. Il tambourine l'arrivée de la troupe, colle les affiches, lave la vaisselle. Il suit les acteurs en coulisse, apprend leurs rôles, travaille dur. Les premières privations, les intempéries, l'air vif marquent son visage. Il apprend sur toute la ligne. A vingt ans il est affranchi. Il risque alors le tout pour le tout. Après s'être balladé du nord au sud, de l'est à l'ouest, il quitte la troupe et, avec Lucke Cosgrave, un de ses amis d'infortune, il fonde sa propre compagnie.

Jusqu'en 1906, il voyage encore, il voyage toujours. Mais cette fois, c'est à son propre compte. Il est maintenant « Monsieur le Directeur ». Changement à vue. Le colleur d'affiches d'hier trône en fin dans un bureau, un bien médiocre bureau en vérité, mais il y a le téléphone...

Malgré tout, cela ne peut durer. La petite compagnie se dissout en 1906, ayant de nombreuses dettes à son actif. Qu'importe ! On fait autre chose en attendant. N'importe quoi et c'est le mieux. Cruze est à Chicago. New-York l'attire bien, mais il est sans un dollar. L'argent se trouve toujours, pense-t-il... Et le voici tour à tour colporteur, crieur de journaux, échotier... puis journaliste.

Un an plus tard, il débarque à New-York, prêt à affronter de nouveaux périls. Sans hésiter, il va voir le grand auteur dramatique David Belasco, alors principal « producteur » de New-York. Il lui expose sa situation et débute le lendemain même avec lui.

Il travaille deux ans sous sa direction et joue dans *The Heart of Maryland*, *The Octaroon*, etc.

Mais rester deux ans ankylosé à New-York, sur les

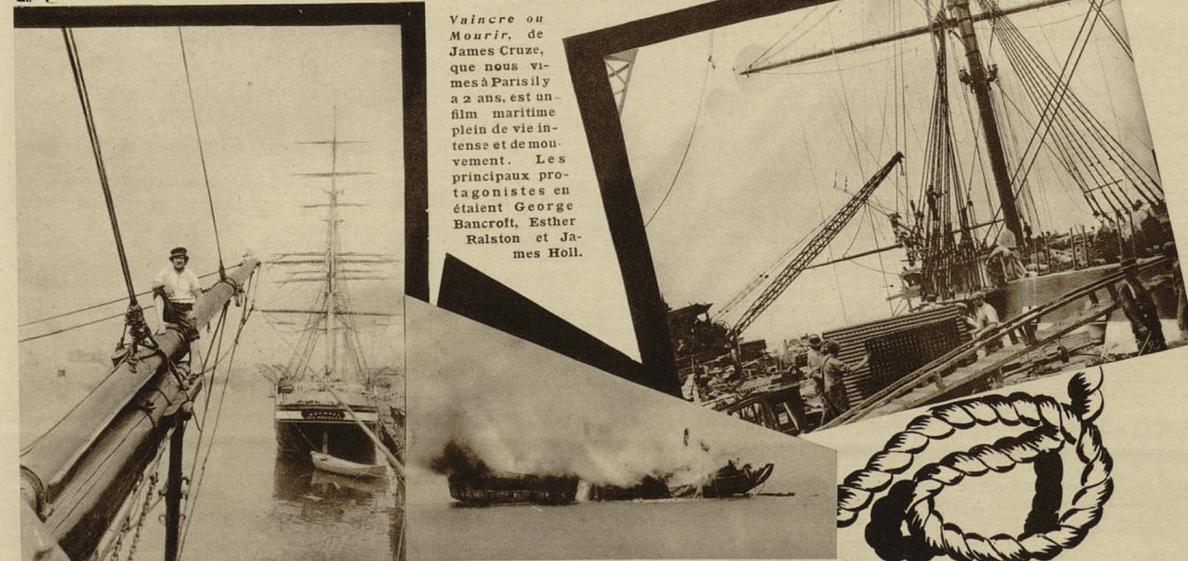
planches d'un même théâtre, c'est beaucoup pour un homme de sa trempe. Il part brusquement, après avoir rompu tous ses contrats, et se fiance avec une fille de ses amis d'autrefois qui « faisait du cinéma » depuis peu. Celui-ci l'entraîne et James Cruze débute aux studios Pathé. Il tourne une quantité de petits rôles. Le cinéma lui plaît, l'intéresse. Il signe avec la compagnie « Thanhouser », en 1908, et tourne quelques rôles de premier plan, notamment sous la direction de George Nichols, qui le dirige dans *The Higher Law* (1909) et dans divers autres films. Il devient le héros du serial : *The Million dollar Mystery*.

Le cinéma cependant n'est pas au point. Etat embryonnaire, juge-t-il. Il abandonne la partie et retourne aux vagabondages artistiques. Tournées théâtrales, représentations diverses dans les grandes villes américaines. Il voyage, redevient garçon d'hôtel, fait à nouveau du journalisme, retourne encore à la scène.

C'est alors qu'il rompt définitivement avec le théâtre et revient au cinéma. On le trouve chez Lasky, en 1916, successivement acteur, scénariste, monteur, puis metteur en scène.

Il débute enfin dans une carrière qu'il ne quittera plus. Le vagabond est assagi. Il ne cherchera plus les aventures que pour la réalisation de ses films. Il les mettra en images, et les vivra désormais dans le rêve et l'irréel, par la pensée. Il les inventera et les créera de toutes pièces pour le plaisir des autres...

J. MITRY.



Vaincre ou Mourir, de James Cruze, que nous vîmes à Paris il y a 2 ans, est un film maritime plein de vie intense et de mouvement. Les principaux protagonistes en étaient George Bancroft, Esther Ralston et James Holl.

LE NOUVEAU GRAND FILM

DE
■ E.-A. DUPONT ■

Les correspondants de « Cinémond », à Londres et à Berlin, parlent avec enthousiasme de « ATLANTIC », film inspiré par : « l'inoubliable tragédie du « Titanic » :

E.-A. DUPONT ET LA MORT

TUER, c'est ma partie! » s'écria Bonnot, le chef des bandits tragiques, avant de se précipiter dans les flammes. Cet homme aimait avec passion le visage blanc, le froid visage de la mort. Et comme il paya cher son amour!

C'est aux paroles de Bonnot que je songe chaque fois que j'observe E.-A. Dupont, chaque fois que je vois ses films. Eh! oui, le metteur en scène de Variétés, ce film si conventionnel, l'Européen exquisément poli, impeccablement élégant, qui partage son temps entre Londres, Hollywood et Berlin, flirte avec les dames, aime le champagne, prend goût aux petites histoires de Morand, ch'ouï, Dupont est un grand amant de la mort! Comme nul autre il excelle à vous donner ce « grand frisson » froid que vous ne sentez plus, que vous ne pouvez plus sentir à travers un art trop vieux et bletti. Il torde le cou, il « casse la figure » à l'image. Il fait exprimer au cinéma le plus secret de lui-même. Et il y a toujours un peu de son sang, de sa chair, dans certains plans de ses films. Ses cheveux ont blanchi le jour même où il tourna la mort de l'athlète Boss (dans Variétés). Il a été malade, gravement, après certaines prises de vues de Picadilly.

C'est en août 1928 que j'ai rencontré Dupont pour la première fois. Il portait un complet de flanelle et souriait. Je lui demandais ce que c'est que l'art. Il m'offrit un porto. « Mais encore », dis-je. « Mais encore », répartit-il, « il faut gagner de l'argent. » Et de définir le metteur en scène « idéal » comme un artisan laborieux et honnête. « Le cinéma est un divertissement pour les masses, pour le peuple. Il faut songer aux masses et non pas aux quelques jeunes gens qui éditent des petites revues avec l'argent de papa. Et les masses, qu'exigent-elles? De ne pas s'ennuyer. » J'étais un peu déçu. Bien sûr, les paroles de Dupont étaient justes, excellentes. Mais je m'attendais tout de même à quelque chose de plus neuf, de plus robuste, de plus personnel. Alors, soudain, on apporta le journal du soir. Dupont tetta un coup d'œil sur les faits divers. Il lut: Assassinat à Pantin. Comme il n'entendait pas très bien le français, il me demanda de faire le traducteur. A mesure que je lisais et traduisais, son visage se transformait bizarrement. Il exprimait tour à tour la peur, la douleur, le chagrin, le triomphe; vivait avec une incroyable intensité toutes les sensations, tous les sentiments aussi bien de l'assassin que de la victime. Quand j'eus fini de lire, « la mort », balbutia-t-il, « la mort, c'est le seul mystère! » Et je compris que, pour une fois, ce n'étaient point là de simples paroles, qu'une terrible, une étrange, une brisante partie était engagée entre la mort mystérieuse et cet homme...

Si le vrai Dupont ne se manifeste pleinement que dans les scènes de folie, de peur, de violence et de mort, Dupont-metteur-en-scène donne toujours satisfaction à ses commanditaires, au public. C'est un grand, un très grand travailleur. Et voilà pourquoi, après qu'il eut tourné à Londres Moulin-Rouge et Picadilly, la British-International Pictures, lui permit de porter à l'écran Atlantic, de l'auteur anglais Ernest Raymond, une histoire de tous les diables « l'histoire », comme dit Raymond lui-même, « du plus pathétique naufrage de l'histoire moderne ». Le naufrage comporte encore plus d'angoisse, de désespoir que la mort violente. Je connais des gens que n'effrayent ni le fusil, ni la mitrailleuse. Parlez-leur du grand plongeon dans l'eau froide, le ciel étant couvert, la terre lointaine, et vous verrez leurs visages changer, leurs lèvres trembler...

Je ne connais encore Atlantic que d'après une lettre de Dupont (envoyée avant que le premier coup de manivelle lui donnât) et les photos que voici. La lettre disait: « prépare un film assez terrible ». Les photos disent: succès. Voici, agenouillée sur le pont du bateau, une jeune femme. L'eau monte irrésistiblement, elle atteindra bientôt la bouche de la malheureuse... C'est sans doute le « plan » le plus émouvant du cinéma. Et comme j'y reconnais le vrai Dupont, celui qui, dans un hôtel des Champs-Élysées, devant un porto, sous l'œil d'une charmante femme blonde, me parlait de la mort avec une indicible terreur!

Michel GOREL.



L'HISTOIRE

Minuit en plein Océan. L'Atlantic, immense paquebot, poursuit son chemin d'Europe en Amérique. Tout le monde dort paisiblement. Les petits enfants. Les femmes, qui songent à l'amour. Les hommes. Le ciel est noir comme le désespoir, très lourd. Les vagues se déroulent et s'enroulent. Soudain, la température baisse affreusement. Qu'y a-t-il? Des montagnes de glace! Sensation. Tout le monde se réveille, accourt, veut voir les montagnes de glace. Il y a parmi les passagers Henri Thomas, vieux romancier cynique, qui se rend aux Etats-Unis pour y faire des conférences sur l'art. Lersner, le capitaine, lui apprend, à lui seul, toute la vérité. Il lui dit que l'Atlantic s'engloutira dans trois heures. Et cette terrible nouvelle brise complètement, sans remède, la vieille « tête forte ». Henri Thomas, le romancier, a peur de la mort. Peur comme un animal. Il veut se précipiter dans une barque, fuir. Il est prêt à jeter la panique parmi les autres passagers, à faire des malheurs, des bêtises. Lersner regrette déjà amèrement de lui avoir fait des confidences. Mais Henri Thomas rencontre Monica et Pierre, deux jeunes amoureux. Il écoute leur naïf, leur impardonnablement naïf gazouillis. Et alors, soudain, quelque chose change en lui. Il comprend que sa vie est fichue, qu'il n'est qu'une vieille carcasse, sans intérêt, sans valeur... Une vieille carcasse promise à la mort... Un cadavre vivant...

Avec une lucidité et une abnégation extraordinaires, Thomas s'applique désormais à calmer les passagers. Il aide le capitaine, fait embarquer les femmes. Grâce à lui, tout se déroule normalement. La panique cesse. Tandis que les projecteurs jouent sur le ciel le plus fantastique, le plus beau des jeux, les femmes, puis les vieillards et les infirmes, sous le regard maintenant dur et conscient de Thomas, quittent l'Atlantic. Madame Schraber, une femme qui a fait jadis beaucoup de mal à Thomas, est embarquée par ses soins...

Toutes les femmes, tous les enfants sont partis. L'eau pénètre déjà dans le paquebot, monte. Il ne reste plus qu'une seule bouée de sauvetage. On l'offre à Thomas, gloire de la littérature mondiale. On le supplie de se sauver. Mais Thomas refuse, donne la bouée à Pierre, le jeune amoureux.

Les hommes se sont maintenant rassemblés sur le pont. L'eau monte, monte sans cesse. Face à la mort, les hommes chantent terriblement, chantent de toutes leurs forces, avec tout ce qui leur reste de vivant, chantent affreusement, de toutes leurs entrailles... Mais Henri Thomas est calme.

LES INTERPRÈTES

Atlantic comporte deux versions : une allemande et une anglaise.

Les deux versions ont été tournées, simultanément, à Elstree. Les principaux acteurs de la version anglaise sont : Franklin Dyer, Madeline Carroll, John Longden, Elaine Terris, John Stuart, Joan Barry, Francis Lister.

De la version allemande : Fritz Korner, Luci Mannheim, G.A. Koch, Elsa Wagner, Franz Lederer, Elfride Borodin, Theodor Loos.

Aussi bien les acteurs allemands que les acteurs anglais, ont été dirigés par Dupont avec une rare, une incroyable fermeté. Et le public de la « générale » qui a eu lieu dernièrement au Gloria-Palast de Berlin, a fait une ovation indescriptible aux interprètes allemands qu'il a reconnus dans la salle, et surtout à Franz Korner, qui a fait, dans Atlantic, une belle et émouvante création.

ARRANGEMENT DE A. BRUNYER

LE TÉLÉCINÉMA OU LE CINÉMA A DOMICILE

Sensationnelle et surprenante nouvelle que cette information qui nous parvient d'Amérique et qui prétend que la transmission des films à distance n'est plus qu'une question de mois.

Un des magnats du film Adolph Zukor a prétendu que d'ici trois ans on installerait facilement et à des prix extrêmement bas (quelques centaines de francs), des appareils de « cinéma à home ». Cette importante déclaration ne laisse pas de surprendre ; elle indique surtout que la mise au point des appareils de télévision doit être, à l'heure actuelle, suffisamment avancée.

Un producteur français qui s'intéresse à la question nous a laissé prévoir toutes les possibilités du télécinéma ; soyons persuadé que c'est là une question considérable et dont on ne saurait se désintéresser.

Différents groupes d'études se sont formés : aux U. S. A., en France (Dauvillier et Valensi), en Allemagne (Karlhus et von Mihaly), en Angleterre (Baird), qui, sur les bases de la télévision, étudient le télécinéma.

Avant tout cependant, il nous faut rappeler les efforts d'un ingénieur français, M. Armengaud, qui construisit, il y a un peu plus de vingt ans un rudimentaire téléviseur, c'est-à-dire un appareil de transmission d'images.

A l'époque, quelques journaux parlèrent de l'invention nouvelle, puis le silence se fit et sur l'invention et sur l'appareil n'était certes pas prévu pour transmettre à domicile des spectacles cinématographiques — le cinéma étant lui-même à ses débuts.

Le procédé était évidemment rudimentaire et exigeait des fils de connexion entre le poste enregistreur et le poste récepteur. Cependant deux faits sont à retenir de cette invention : l'appareil enregistreur était construit d'après le mécanisme des appareils de projections cinématographiques ; ensuite l'inventeur eut recours au corps même qui à l'heure actuelle est utilisé pour les films parlants : le selenium, métal ayant la propriété d'être plus ou moins bon conducteur du courant électrique, suivant le degré d'éclairement qu'il reçoit. Grâce au selenium les images devaient être transformées, comme l'est aujourd'hui le son, en vibrations électriques retransmissibles au poste d'arrivée.

On n'en est point — heureusement — resté là. Les progrès de la T. S. F. supprimant les organes de connexions, ont contribué pour une très grande part aux découvertes nouvelles qui aboutiront bientôt à un téléfilm perfectionné.

Il nous est permis de donner quelques précisions en nous basant sur l'appareil de von Mihaly, appareil pratiquement utilisable et dont les résultats sont des plus satisfaisants.

Le poste émetteur est constitué tout d'abord d'un appareil de projection ordinaire. Le faisceau lumineux qui a traversé chaque image du film est divisé par un mécanisme spécial (von Mihaly a utilisé un disque tournant perforé) en un grand nombre de minuscules faisceaux qui tombent sur une cellule photo-électrique. Le principe de la cellule photo-électrique est le même que celui du selenium ; placée dans un circuit son éclairage produit un courant variable avec la quantité de lumière. Il suffit d'ajouter encore un amplificateur et de transmettre le courant ainsi obtenu à un poste d'émission sans fil.

Le poste récepteur est à peu près identique au transmetteur et fonctionne à l'inverse de celui-ci ; en outre, la cellule photo-électrique y est remplacée par une lampe au néon.

Grâce à ce procédé qui, rappelons-le, est personnel à von Mihaly, on peut se faire une idée suffisamment nette du principe du télécinéma. On voit que les difficultés auxquelles il se heurte sont d'ordre secondaire ; il nous est donc permis d'avoir grande confiance en ce nouveau progrès scientifique.

Peut-on voir dans le télécinéma le cinéma de l'avenir ? Il nous faut rester très sceptique. Le problème du télécinéma est lié à celui de la T. S. F. qui aurait à intervenir pour la télévision des films sonores et parlants, et cela complique encore le problème déjà suffisamment difficile.

De plus l'exemple de la T. S. F. suffira à convaincre. Ce ne sont pas les amateurs de T. S. F. qui, par l'achat des appareils et le paiement des taxes, permettent à cet art scientifique de subsister. Il a fallu que la publicité s'en mêle, et encore, malgré cet appui, combien de postes émetteurs ont de difficultés pour demeurer.

Qu'advient-il de la télévision. Il est nécessaire pour s'assurer un nombre suffisant de spectateurs de vendre l'appareil suffisamment bon marché. En outre, côté droits d'auteur, on peut tout au plus agir comme le fait la société du théâtre-phonie, c'est-à-dire percevoir une taxe par « communication » établie. Oui, mais qui vous empêchera alors, vous, possesseur d'un appareil de télévision, d'inviter chez vous une cinquantaine d'amis ? Autant d'argent qui ne rentrera pas dans les caisses des fabricants de films. Et comme la réalisation d'un film, à l'heure actuelle, s'élève tout de suite à des sommes excessives, on comprend facilement qu'une installation de ce genre est impossible.

La « télévision » est à étudier très sérieusement. Il est nécessaire avant même de chercher à la vulgariser de trouver une formule équitable d'exploitation.

Quoi qu'il en soit, reconnaissons que c'est là une invention remarquable et dont les prétentions sont vraiment énormes, si l'on considère qu'elle veut vaincre à la fois et l'espace et le temps. Maurice M. Bissy.

“CINÉMONDE” EN AMÉRIQUE

UN communiqué de Los Angeles nous apprend que la délégation des journalistes français qui est venue aux Etats-Unis sur l'invitation de la Paramount et dont fait partie M. Gaston Thierry, directeur de Cinémonde, a quitté New-York à destination de Hollywood, où elle est arrivée après s'être arrêtée quelques heures dans les grandes villes qui se trouvaient sur sa route. Les journalistes, accompagnés de M. Emil Shafer, un des grands chefs de la Paramount, sont passés à Chicago, où ils ont visité les différents théâtres et salles de projection de la grande cité américaine.

A leur descente du train, à San-Francisco, les journalistes furent reçus avec une exquise cordialité par toute la colonie française. Un déjeuner, auquel assistaient les personnalités les plus marquantes de la ville, ainsi que les représentants de la presse américaine, fut offert en leur honneur par le Consul de France.

Enfin, jeudi matin, après cinq jours et cinq nuits de voyage, la délégation arriva à Los Angeles, où, comme à New-York et à San-Francisco, l'accueil le plus chaleureux lui fut réservé. De puissantes voitures emmenèrent les délégués à Hollywood. Sous la conduite de M. Kaufman, ils visitèrent en détail les studios de la Paramount et se montrèrent émerveillés de l'incomparable organisation des divers services d'exploitation. Puis un déjeuner réunit autour d'une table que présidait M. Didot, Consul de France à Los Angeles, tout ce que la ville compte de personnalités marquantes dans la finance, les lettres, le théâtre, ainsi que toutes les vedettes de Paramount, parmi lesquelles Maurice Chevalier et sa charmante femme encore tout émus de l'accueil qu'ils avaient reçu à leur récent débarquement à New-York. Le soir, une magnifique soirée fut donnée au « Chinese ».

Vendredi, les journalistes entreprirent la visite des immenses studios de toutes les grandes firmes des Etats-Unis : Fox-Film, Universal, Metro-Goldwyn, où MM. Mayer, Cecil B. de Mille et Fred Niblo les comblèrent à déjeuner. Dans la soirée, ils assistèrent, ainsi que Maurice Chevalier et de nombreuses autres vedettes, à la présentation de Cocacanut Grove, que nous verrons bientôt en France. L'accueil réservé, en Amérique, aux représentants de la presse parisienne a été, on peut le dire, triomphal. Partout, à New-York comme à Chicago, à San-Francisco comme à Los-Angeles, ce ne fut qu'une longue suite de réceptions, de banquets et de fêtes données en leur honneur et présidées par les plus grandes personnalités.

— Non, dit Gwen Lee, avec des jambes qui valent celles de Mistinguett, vous ne voudriez pas que l'on allonge ses robes.



Le premier film européen de Pola Negri

On vient de présenter, à Berlin et à Londres, le premier film européen de la grande artiste Pola Negri : *La Rue des Amers perdus*. Le film a été réalisé à Londres par le metteur en scène Paul Czinner, à qui nous devons déjà *Nji*, avec Jannings et Elisabeth Bergner. C'est Adolf Schlasy qui assurait les prises de vues.

La Rue des Amers perdus, c'est l'émuante histoire de Lou, petite serveuse du « Paradis Bleu », bouge à matelots et à contrebandiers. Lou aime John, un gardien de phare, qui est incarné à l'écran par le bon artiste Hans Rehmann. Le « traître » de ce film est campé de façon un peu conventionnelle par Warwick Ward qui fut le partenaire de Jannings dans *Variétés*. Pourtant, les principaux acteurs du film ne sont peut-être pas des hommes et des femmes. Ce sont la mer, le vent, les phares, les cabarets pleins de marins rugissants, de fumée, les cabarets où strident, glapissent, gémissent les gramos, les phonos qui gonflent les images de Czinner d'une émouvante et forte poésie. Pola Negri est une bonne actrice. L'Amérique lui a été salutaire. Elle n'est plus une « vamp » factice et dangereuse maintenant ; elle est une femme qui souffre et aime... Nous voudrions voir bientôt *La Rue des Amers perdus* à Paris... Z.

CE QUI SE FAIT

...en France

- M. Paul Bianchi tourne le premier film de *Poupées aimées*, sonore et parlant. Voilà tout de même un domaine où la France vient première. Il est vrai que M. Bianchi a tiré le sujet de sa bande d'une nouvelle de Poitout...
- Les opérateurs de *Paillé-Magazine* viennent de tourner un court film parlant sur le fameux champion de boxe Planden. Ils ont aussi tourné la célèbre foire Saint-Romain, à Rouen.
- M. Louis Nalpas vient d'engager pour sa prochaine production M. Inkschnoff, le prodigieux acteur de *Temple sur l'Asie*, le metteur en scène russe. Le film sera tourné par le metteur en scène scandinave Sandberg, à qui nous devons *Un Amant sous la Terreur*.
- L'Appel de la Chair. Tel est le titre du film dramatique que M. Roger Lion tourne actuellement sur la Riviera. Vedettes : Mme Nicole Yoghi, MM. Maxudian, Tony d'Algy et Pierre Juvenet.
- Cafard*, ainsi se nomme un film d'avant-garde que réalisent à Paris trois jeunes : Gordon, Barache et Kclber.
- L'accueil reçu par Jacques de Baronce dans la Camargue, où il compte depuis toujours de nombreuses amitiés, a été profondément le bon metteur en scène. Avec la meilleure grâce du monde, les habitants des villages mettent à sa disposition tout ce qui lui est nécessaire pour mener à bonne fin *L'Artésienne*. Ce film sera ainsi vraiment rempli d'atmosphère provençale.

...en Allemagne

- On vient de présenter à Berlin *Les Histoires de femmes du capitaine Lask*, le meilleur film peut-être du grand artiste américain, Victor Mac Laglen. Mise en scène de John Blystone.
- E.-A. Dupont vient de publier dans le « Film-Kurier » une mordante et sarcastique réponse aux critiques d'*Atlantide*. Le cinéaste conclut à la mort du film muet et reproche aux Allemands leur attitude trop « littéraire » devant le cinéma.
- Karl Frohlich, le metteur en scène de *La Nuit est à nous*, est rentré à Berlin, venant de Sicile et a commencé le montage de sa bande.
- Harry Piel vient de terminer *Son Meilleur Ami*. Le film a été présenté.
- Le nouveau film de Liedtke, *Père et Fils*, obtient beaucoup de succès en Allemagne.
- On a présenté à Berlin *L'Égypte qui se révèle*, un excellent documentaire.
- La Fin de l'Aigle*, le nouveau film de Lupu-Pick, d'après un scénario d'Abel Gance, a été présenté à Berlin, le 7 novembre. Succès auprès de la presse et du public. On remarque particulièrement la création de Werner Krauss (Napoléon).

...en Tchécoslovaquie

- Max Fric, le talentueux metteur en scène du *Père Voitech*, tourne les extérieurs de son nouveau film, *La Pauvre Fille*, avec Suzanne Marville, Rovensky, Zieglerova. Intérieurs au Studio A. B. Opérateur Heller.
- S. Inemann tourne à Bratislava les extérieurs du *Colonel Svec*, un film historique.
- Le metteur en scène, J.-S. Kolar, commence cette semaine les extérieurs de *Saint-Wenceslas*, le grand film national.
- M. Schulberg, directeur et chef de production de la Paramount, est arrivé à Prague.

...en Angleterre

- G.-W. Pabst va tourner à Londres, pour « Alfafilm », un grand film parlant en trois langues (français, anglais et allemand).
- La « Metro-Goldwyn » va créer un centre de production européenne à Londres.
- Les loueurs et directeurs de films irlandais protestent contre la censure de l'Etat-Libre qui est, paraît-il, la plus « dure » de toutes les censures du monde...
- On vient de présenter à Londres *Gold Diggers of Broadway*, un film américain fort amusant. Les principaux acteurs sont : Winnie Lightner, Nancy Welford et Conway Tearle. Le metteur en scène, Roydel Ruth, a su nous offrir une charmante parodie de la jeune fille américaine moderne.
- Les Deux Timides*, de René Clair, passent à l'Avenue-Pavillon, le cinéma d'avant-garde de Londres.
- Le metteur en scène allemand Richard Eichberg est arrivé à Londres. Il va tourner pour la British International, *Le Chemin de la Honte*, d'après une pièce de Ludwig Wolff. L'a tiste chinoise Anna May Wong sera la vedette du film.
- Des acteurs de cinéma, sous la direction de Frank Borzage, viennent de passer un mois en Irlande où il a été tourné un film parlant encore sans titre, dont Mac Cormack sera la vedette masculine.
- George Bernard Shaw a fait une seconde et sensationnelle apparition dans les actualités Fox-Movietone ; il a prononcé une conférence un peu excentrique sur les rapports des sexes... et les bains de mer.

...en Russie

- Le Fantôme qui ne revient pas*. On vient de présenter à Berlin *Le Fantôme qui ne revient pas*, un grand film soviétique tiré de la nouvelle d'Henri Barbusse. La mise en scène a été faite par Alexandre Roum. C'est, croyons-nous, la première fois que l'auteur français est adapté en Russie. R. Ferdinandov joue le rôle de José Reil et Mme Schizneva, celui de sa femme. L'action se déroule en prison et au bagne.

...au Portugal

- L'entreprise A. Ramos Ld., propriétaire du Sao Luiz, prépare un beau programme cinématographique pour l'année à venir.
- Le metteur en scène portugais Leitao de Barros tourne actuellement un nouveau film *Mario do Mar*.

...en Bulgarie

- On vient de présenter à Sofia le second film bulgare *Après l'incendie*, tiré de la nouvelle de l'écrivain P. Michailoff et tourné par M. Gréhoff. Ce film marque un réel progrès sur le premier film bulgare. Le sujet est malheureusement « international », ce qui veut dire qu'il manque d'originalité. L'interprétation, somme toute, est bonne. Citons la belle Russe, Tili Tarnovskaia et l'acteur bulgare Kissimof, qui nous a étonné par son maquillage savant et son jeu sobre.

LES FILMS DE CINÉMONDE THE LOVE PARADE

Le monde est petit, stupide, ennuyeux, mais il y a quelque part, derrière les montagnes et la mer, les forêts et les plaines, loin, très loin, immensément loin, un pays qui se nomme Sylvania et dont la reine aux grands yeux ne songe uniquement qu'aux tendres joies de l'amour. Ah! vous ne croyez peut-être pas à la réalité du doux royaume de Sylvania? Ah! vous croyez que c'est là une pure invention de cinéastes en mal de sujet, de journalistes à la recherche de copie? Vous souriez avec méfiance? Eh bien! mon cher, vous allez voir ce que vous allez voir. Si la reine de Sylvania est tendre et douce, les ministres sylvains, eux, sont d'une férocité peu commune.

Voilà les ministres sylvains réunis en conseil. Il y a le sous-secrétaire des Ondulations publiques, le ministre des Sensations colorées, le garde des Sceaux, des généraux plus vieux qu'un vieux rhumatisme et cependant très vaillants. Un maréchal brave doucement son sabre. Les autres discutent ardemment. Le maréchal, lui, ne sait plus discuter. Il ne sait que demander sans cesse : « De quoi s'agit-il? » Et le voilà justement qui demande : « De quoi s'agit-il? » « Il s'agit, lui répond-on, de la reine, de notre reine Louise, tendre et aux grands yeux, qui ne songe uniquement, quel bonheur! qu'aux joies de l'amour. » « Et alors — insiste le vieux — et alors... De quoi s'agit-il? » « Il s'agit, lui répond-on, de la marier au plus vite. » Le maréchal ne comprend pas; il pleurniche, grimace, insiste. On l'emmène doucement. On l'endort. Et les ministres et les généraux terminent leur conseil en décidant que la reine devra se marier dans le plus-bref délai.

Voilà donc la reine Louise à la recherche d'un joli fiancé. Mais ça ne court pas les rues, les jolis fiancés. Autant dire qu'il n'y en a presque pas en Sylvania. Et la reine Louise ne veut pas de fiancé moche. Alors elle a un grand, grand chagrin, la reine Louise. Mais voilà qu'on lui apporte un « Rapport de l'ambassadeur de Sylvania à Paris à S. M. la Reine ».

« Je ne veux pas de rapport, s'écrie d'abord la reine, je veux un joli fiancé! Puis, elle se décide tout de même à lire. Et cette lecture la bouleverse! Pensez donc, il s'agit de Maurice Chevalier! Eh! oui, Maurice Chevalier n'est pas né à Ménénilmontant, il est Sylvain, compatriote de la reine! Et justement l'ambassadeur se plaint de la mauvaise conduite de Maurice! Maurice chante *Valentine* et séduit les petites filles! Maurice chante *J'suis ton gosse* et embrase les cœurs des jeunes veuves! Maurice chante *Voulez-vous planter des choux* et tente les bonnes d'enfants, les négresses! Maurice ne chante rien du tout et toutes les femmes sont amoureuses folles de lui! Alors, comme l'inconduite de Maurice est un vrai danger public, M. Chiappe l'a prié de vider les lieux! Maurice-le-sédacteur, l'affreux, l'adorable, le beau Maurice va rentrer en Sylvania! La reine rit de joie, comme une baignoire qui se vide...

Maurice rentre, Maurice est rentré. On le mande tout de suite auprès de la reine. En Sylvania, Maurice se nomme Alfred et il est comte. « Cher comte, lui dit la reine, montrez donc à Notre Majesté comment qu'on fait à Paris pour plaire à une petite femme. On a dit à Notre Majesté un tas de trucs sur vous. Mais les hommes sont si menteurs et on dit tant de choses! » « Les hommes sont peut-être menteurs, consent Maurice, mais pour une fois ils ne se trompent nullement! » Et de prendre la reine Louise dans ses bras. Et de l'embrasser sur la bouche. Et de l'embrasser sur le bout du nez. Et de l'embrasser sur l'oreille gauche. Et de l'embrasser sur les cheveux. Et de l'embrasser sur la poitrine. Et la reine de fondre comme un bonbon. Et Maurice de coucher la reine sur un lit. Et la reine de vagir comme un petit bébé. Et Maurice de tirer les rideaux. Et la reine de retirer sa couronne. Et Maurice de dire : « Je ne suis pas

UNE NOUVELLE PAGE DE "CINÉMONDE"

Un bon programme comporte non seulement des documentaires, des belles photos, etc., mais encore, mais surtout une intrigue terrible ou drôle. Nous le savons. Aussi avons-nous déjà publié deux romans cinématographiques. Et maintenant, à partir du numéro que voici, nous allons, chaque semaine, vous raconter, très librement et de manière aussi vivante que possible, un bon film. Pour commencer, nous publions "Love Parade", une opérette cinématographique, dont Maurice Chevalier est la vedette. — Etes-vous satisfaits, amis lecteurs?



un as peut-être, loin de là, mais j'aime bien Votre Majesté et saurai le prouver! ».

Bon. Voilà l'amour, la joie, le printemps. Non seulement Maurice aime la reine, mais encore Lupino Lane, le valet de Maurice, aime Lillian Roth, la soubrette de la reine. Non seulement la reine aime Maurice, mais encore Lillian Roth, sa soubrette, aime Lupino Lane, le domestique de Maurice. Et quel beau soleil, Messieurs Dames! Les petits enfants prennent des bains de pieds dans la Marne. Les petits chiens fument joyeusement. Tout brille, rit et brûle. Le monde n'est plus qu'une éponge gonflée d'amour et de gigantesque volupté. Comme il est doux soudain, le chant des oiseaux! Comme les vaches de Sylvania mugissent soudain tendrement! Le vieux maréchal lui-même ne se tient plus de joie, il saute comme un coq, il crie tout le temps : « De quoi s'agit-il! De quoi s'agit-il! » Les nuages eux-mêmes font l'amour.

Mais les ministres veillaient! Les voilà qui se rendent auprès de la reine. « Votre Majesté, disent-ils, cela ne peut continuer. Il faut faire quelque chose. Mariez-vous! » Mais la reine ne se laissera pas faire, vous le pensez bien! « Bon, s'écrie-t-elle, je me marierai avec Maurice! » Et, en effet, de se marier avec Maurice, illico. Imaginez la stupeur, la colère, le désespoir des ministres!!!

Bon. Voilà la reine qui est mariée à Maurice. Vous parlez d'une mésalliance! Et Maurice qui continue à être sauteur, qui fait la cour à toutes les petites femmes! Et même, l'ignoble, qui veut rentrer à Paris! Malgré l'amour de la reine et l'interdiction de M. Chiappe! Le voilà qui se mutine, fréquente les cafés, ne veut plus faire dodo avec sa petite femme! La reine est malheureuse comme un sabot. Mais il faut sauver les apparences : on est en train de négocier un emprunt à l'Étranger et une rupture trop brusque risquerait d'indisposer l'opinion publique de Chine et de l'Uruguay!

Arrive le jour du bal. De quel bal? Mais du bal qu'il y a dans tous les grands films, voyons! Cette fois-ci, le bal a lieu à l'Opéra Royal de Sylvania. Maurice est de mauvaise humeur. « Sauvez les apparences, Maurice », supplient les ministres. « Je me fiche des apparences, répond Maurice, comme de l'an quarante. Je vais divorcer, na! Même que demain matin je partirai pour Paris, afin d'y obtenir le divorce. » Pauvre, pauvre reine Louise! Comme elle se désespère, se tourmente! Et voilà encore ce rustre, ce goujat, ce mauvais garçon de Maurice qui fait une cour ardente à la plus jolie des danseuses de l'Opéra!

Maintenant, le bal est terminé. Maurice s'est retiré dans sa chambre. Il fait ses paquets. Il est décidé à partir pour Paris. Décidé comme jamais! Affreusement décidé! Pauvre, pauvre reine Louise! Il ne fallait pas aimer ce sauteur blond qui chante *Valentine* au Casino de Paris. Il fallait aimer un roi ou un prince! Les rois et les princes savent toujours sauver les apparences! Et Maurice ne sait pas!

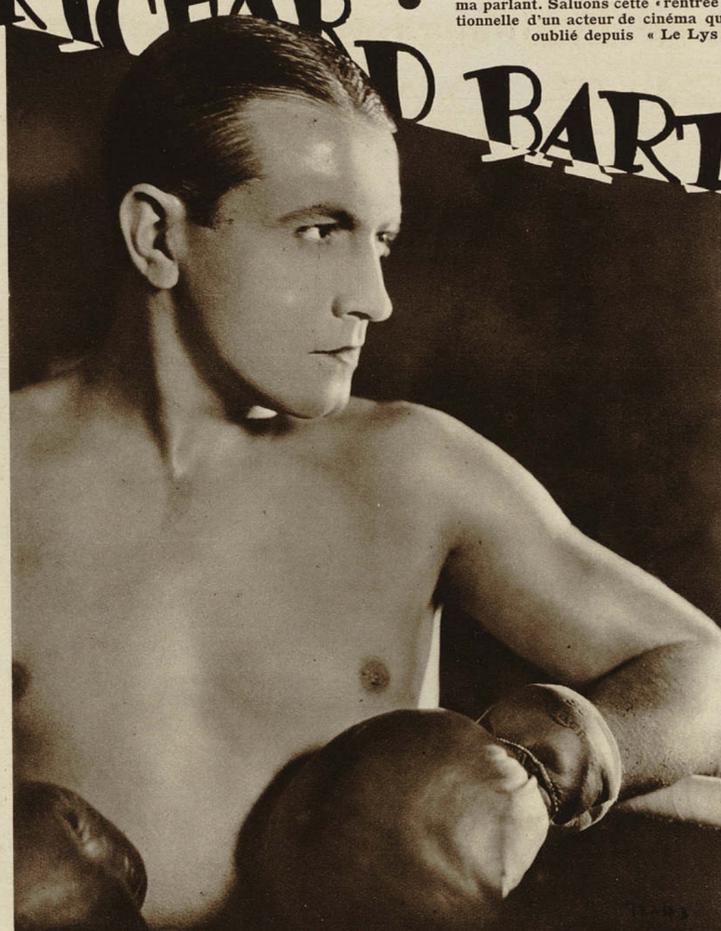
Bon. Mais ne vous ai-je pas dit que la Sylvania est le plus merveilleux des pays? Et puis, vous savez, il faut à Monsieur Lubitsch, le metteur en scène, un *happy-end*, une bonne fin! N'est-ce pas? Le public aime ça, voyons! Alors la reine Louise se rend soudain dans la chambre du vilain Maurice Chevalier. Et elle sourit plus doucement, plus suavement que la lune de minuit. Avec ses yeux, sa bouche, tout son corps, toute son âme. Elle devient tendre comme une mer du Sud, comme le murmure d'une mère au-dessus d'un berceau! Et Maurice de s'adoucir, de se civiliser, d'embrasser pieusement les belles mains blanches de la reine. Et la lune de couler par la fenêtre ouverte. Et les grillons de crier. Et les grenouilles de donner un beau concert dans l'étang du parc royal. Et la reine de verser toute sa chaude, toute son exquise féminité dans la bouche ouverte de Maurice. Joie dans le ciel et sur terre! Maurice restera en Sylvania! Il aimera bien sa petite femme! Il ne fera plus la cour aux danseuses! Il sera Prince-Consort!

Les personnes qui n'ont pas assisté au début de la représentation peuvent rester dans la salle.

Alex HOUDIN.

RICHARD BARTHELMESS

Richard Barthelmess s'est révélé dans « Weary River », que nous venons de voir à Paris, comme un des plus grands acteurs d'un art nouveau : le cinéma parlant. Saluons cette « rentrée » vraiment sensationnelle d'un acteur de cinéma qu'on avait un peu oublié depuis « Le Lys brisé ».



De haut en bas : Barthelmess dans *Son plus beau Combat*. — Barthelmess déteste les casquettes, les chemises de couleurs et les guêtres, trois choses qu'il portait cependant dans son rôle de dandy faubourien, dans *La Roue du Destin*.

Petit, trapu, les yeux d'un noir intense, la bouche mince, serrée, dure, un peu oblique, l'avez-vous aimé dans *Le Lys brisé*, *Le Châle aux Fleurs de Sang*, *La Revanche du Paria* et *Son plus beau Combat*?

En tout cas, vous l'avez remarqué. Il est séduisant, un peu inquiétant aussi. Je le revois toujours dans ce rôle qui lui allait comme un gant, celui du boxeur Kid Barnett, rageur et lâche, jaloux et orgueilleux, ce Patent Leather Kid qui frappait les femmes et supportait sans sourciller les huées de toute une foule.

Rarement, il interprète des rôles de héros pétris de toutes les perfections. Je crois qu'il préfère les caractères plus équilibrés, plus troubles. Ses créations du *Bâtillon* et de *La Roue du Destin*, que les rigueurs du contingentement n'ont pas permis au public de juger, le prouvent assez.

En France, on le connaît peu, et mal. En Amérique, Dick a de nombreux, de fervents admirateurs. Il a, lui aussi, les honneurs du prénom et, qui mieux est, du diminutif, tout comme Jack Gilbert ou Doug Fairbanks. La froileur de la France à son égard s'explique d'elle-même. Il a été terriblement essoré par les films édités chez nous. Depuis *Le Lys brisé*, quelle création intéressante a-t-il faite? Mieux vaut ne pas se souvenir de films comme *Par l'Épée* ou *Sous le Regard d'Allah*, qu'il reconnaît lui-même comme étant ses plus faibles interprétations.

Enfin, l'an passé, dans *Son plus beau Combat*, ou plutôt non, dans *The Patent Leather Kid*, nous le retrouvons. Bien dirigé par Al Santell, bien secondé par Molly O'Day et Armit Stone, et surtout bien dans son rôle de faubourien de Hell's Kitchen, il silhouette un Kid Barnett d'une belle et étonnante sincérité. Je parle, je l'ai dit, du film dans sa version américaine intégrale. La censure a mis son rude veto et *Son plus beau Combat* a paru sur nos écrans mutilé, démembré, sans cohésion, presque incompréhensible.

Et non moins implacablement, la censure s'est abattue sur *Le Bâtillon*, qui se déroule dans les cabarets de contrebandiers d'alcool, puis dans les cellules d'une prison new-yorkaise, et sur *La Roue du Destin*, dont le prologue retraçait toute la sanglante horreur d'un pogrome en Ukraine. Dans ce film, Dick interprète un double rôle : deux frères, un brun, Si Nickie, l'avocat, est assez fade comme caractère, Schulnika, le paria, est une composition intéressante. Pour le reste, on a tiré de cette situation de double rôle tout ce que l'on pouvait, c'est-à-dire pas grand-chose de neuf.

Je n'ose trop parler de *La Danseuse captive*. Si le film est attachant, je ne sais si l'honneur en revient à Barthelmess ou à son exquise partenaire, Betty Compson.

Quant à *Weary River*, le plus récent film de Barthelmess présenté en France, nous aurons l'occasion d'en reparler plus longuement ailleurs.

Et, pour bientôt, on nous promet, du même, *Drags*, avec Lila Lee et Alice Day, qui pose et résoud la question : « Qui fut-il choisit? La femme moderne, active et délurée, ou la douce oie blanche un peu popote d'autrefois? » La brune Lila Lee prête à la première son joli visage ardent. Rien d'étonnant à ce qu'elle l'emporte enfin dans le cœur de Dick. En ce moment, enfin, Barthelmess tourne *Young Nowhere*, où il sera l'ier d'hôtel. Sa partenaire sera Marion Nixon.

Nous avons parlé de ses films; parlons de lui-même. Son nom est Richard Sember Barthelmess. Il est né à New-York, d'ascendance bavaroise. Sa mère, veuve, était comme sur les scènes new-yorkaises sous le nom de Caroline Harris. Elle se lia d'amitié avec Nazimova et c'est elle qui enseigna l'anglais à la célèbre tragédienne russe lorsque celle-ci vint en Amérique.

Enfant, Barthelmess avait décidé d'être policeman, mais, en grandissant, il préféra se faire homme de lettres. Sa grande amie Nazimova lui fit trouver sa voie en lui faisant confier un rôle dans *War Bride* (Épouse de guerre). Mais son premier grand film, et le meilleur à son avis, est *To! Able David*.

Ses goûts : les voyages, le sport, surtout le tennis et le yachting, — et « Pagasus », son yacht, est bien connu sur les mers californiennes — la chasse, le bridge, la musique, les jureaux libertins, les bains de soleil.

À la ville, c'est un gentleman correct, d'une élégance sobre qui contraste avec les costumes habituels de ses rôles. Tel il nous est apparu, il y a quelques années, lors de son passage dans notre ville. Il adore voyager et profite des plus courtes vacances que lui permettent ses engagements pour fuir très loin d'Hollywood. C'est ainsi qu'il connaît la France, l'Angleterre, la Suisse, les Iles Hawaï, le Mexique, les Antilles et le Canada; mais, à son avis, New-York est la plus belle ville du monde et on ne s'amuse vraiment qu'à Broadway, à moins à New-York. Cependant, il habite la majeure partie de l'année dans sa villa italienne de Beverly Hills, California, avec sa charmante femme, Kathreen Wilson, qui fut sa partenaire dans *New Toys*, un film qui ne fut pas édité en France. Il a, d'un précédent mariage, une adorable petite fille : Mary, qui est sans doute une future vedette d'un avenir pas très lointain.

Ses amis les plus chers sont Ronald Colman et William Powell. Rappelons, avant de terminer, ses principaux films : *Le Lys brisé*, *Le Châle aux Fleurs de Sang*, *La Revanche du Paria*, *Un Gentleman amateur*, *Par l'Épée*, *Sous le Regard d'Allah*, *Son plus beau Combat*, *Le Coup franc*, *Le Bâtillon*, *La Roue du Destin*, *Weary River*.

En Amérique, citons : *To! Able David*, *Shore Leave*, *New Toys*, *Out of the Ruins*, *The Little Shepherd of the Kingdom Come*.

En dépit de son talent inégal, cet artiste a prouvé qu'il pouvait faire mieux que très bien. Espérons que nous aurons bientôt l'occasion de le retrouver dans un rôle digne de lui.

CHANTAL.

**COMMENT ON TOURNE
UN GRAND FILM ALPESTRE**

Les spectateurs qui verront *Prisonniers de la Montagne*, le dernier film d'Arnold Fank et de W. Pabst, seront étonnés de constater que cette œuvre a réellement été tournée sur une très haute montagne, le mont Palu, et d'entrevoir quelles douloureuses épreuves les interprètes de ce drame ont eu à subir au cours des prises de vues. La réalisation de ce film a duré fort longtemps : commencée au début de janvier, elle ne fut achevée que fin juin. Les artistes jouèrent sans le moindre maquillage par un froid très vif.

Tous les quinze jours, la petite troupe descendait au village qui se trouve au pied du mont Palu pour... se baigner et manger autre chose que des vivres de conserve.

Une scène fut particulièrement pénible à jouer pour l'un des artistes, Gustave Diehl : celle où il ôte son chandail pour le donner à son malheureux compagnon, et ne garde plus sur sa poitrine que sa chemise, alors que la tempête fait rage. Diehl grelotta véritablement.

La plate-forme sur laquelle se déroule presque tout le drame étant de très petites dimensions, les vues d'ensemble de ce lieu furent prises de l'autre côté de

l'abîme avec des objectifs à très long foyer. Les metteurs en scène réglèrent d'abord les jeux de scène des interprètes sur la plate-forme même, puis allèrent se placer auprès de leurs opérateurs. A l'aide de signaux visuels, ils indiquaient alors aux artistes quand ils devaient commencer à tourner et quand ils devaient cesser.

Une autre difficulté se présenta au cours de la réalisation des *Prisonniers de la Montagne*, du fait qu'un avion devait s'aventurer dans les gorges du mont Palu. De son appareil, le pilote allemand Udet n'aurait pu voir les opérateurs disséminés en différents points de la montagne. Ceux-ci n'auraient donc pu avoir l'avion dans le champ de leurs appareils. Afin de parvenir au résultat cherché, de grandes bandes d'étoffe rouge furent disposées en croix près des opérateurs. Udet vit ces points de repère et put ainsi voler non loin d'eux.

Le rôle Riefensthal, la seule interprète féminine de *Prisonniers de la Montagne*, nous a déclaré que la création qu'elle a faite de la jeune alpiniste Maria, fut très pénible pour elle. Cette artiste accomplit une rude ascension, eut les pieds gelés, et dut tourner au milieu d'une assez forte tourmente.

« De plus, nous dit-elle, dans un film de ce genre, l'interprétation risque d'être écrasée par le caractère imposant du cadre. Cela ne veut nullement dire que je regrette d'avoir tourné dans *Prisonniers de la Montagne*, œuvre remarquable, dans laquelle rien ne semble artificiel. L. S.



**Un Regard
qui fascine...**

Les yeux de certaines femmes répandent un charme vraiment magique ! Le regard de ces femmes dites « fatales » brille d'un éclat troublant qui attire et fascine irrésistiblement ! Ce mystérieux et puissant pouvoir de séduction, vous pouvez vous-même l'obtenir « en trois jours » au moyen du curieux secret du « Kysieul Magnétique » que Mme Sarah Xantes expose gratuitement à nos lectrices. C'est un procédé très simple, inoffensif et absolument unique en son genre. Écrivez aujourd'hui même et « en trois jours » vous pourrez à votre tour fasciner, captiver et répandre ce charme qui fait réussir dans la vie. Les femmes les plus aimées et les plus enviées, les actrices les plus admirées pour leur charme se servent du Kysieul.

Mlle Miodora, la célèbre artiste de Cinéma, dit : « Le Kysieul de Sarah Xantes assure le succès. »
Mlle Parisys, la charmante actrice bien connue, dit : « Le Kysieul donne aux yeux un étrange pouvoir de fascination. »

GRATUIT Pour recevoir gratuitement le très curieux secret du « Kysieul Magnétique », il suffit d'écrire sans tarder à
M^{me} Sarah XANTES, 33, r. Ch. - Baudelaire, Paris-12^e

Chaque être a sa personnalité et son charme

Le talent de l'Artiste Photographe

ROGINSKY

consiste à les mettre en valeur.

Voyez-le à son studio

**53, AVENUE
DES TERNES**

une visite vous convaincra.

Une remise de 10 % est réservée à nos lecteurs.



M^{lle} Simone Helliard, de l'Athènes.

TÉLÉPHONE : GALVANI 37-32

Nulla liqueur n'est plus délectable

CUSENIER

LIQUEURS DE LUXE PRUNELLIA

PEINTRE DÉCORATEUR

Casino Houlgate fait tous travaux publicité Signerait contrat

Remy Avit - 5, rue Guynemer - La Rochelle

Le présent et l'avenir n'ont pas de secret pour VOYANTE

Thérèse Girard, 78, av. des Termes, Paris. Consultez-la, vos inquiétudes disparaîtront. De 2 à 7 h. Notez bien : dans la cour au 3^e étage

UN TRIOMPHE DE LA SCIENCE MODERNE

LE BAIN SVELTESSE LEICHERNER N° 1001

Le triomphe de la science moderne donne la ligne et la beauté

Demandez-le chez votre fournisseur habituel ou au Dépôt : 24, avenue de l'Opéra (Maison Villivie-Yardley)

MON RÊVE !! POSSEDER UN COFFRET BABANI !!

LA CHARMANTE ARTISTE traduit par ces mots l'expression de ravissement qui sera celui de chaque femme comblée, parce qu'un de ses attentifs, comme on disait au « Grand Siècle », aura su présenter son vœu le plus cher.

LE COFFRET DE BEAUTÉ « HINDOU » contenant tout ce qui est indispensable pour parfaire aux soins de la beauté féminine, est en effet une pure merveille. La qualité absolue unique de la Crème Hindoue est incomparable à toute femme soucieuse d'entretenir la fraîcheur et l'éclat de son teint doit l'utiliser.

LE ROUGE POUR LES LEVRES, le fard pour le visage, la poudre de riz parfumée à l'ombre de Delhi sont des produits uniques pour lesquels les chimistes occidentaux ont raffiné encore sur la science des mystérieux chercheurs de l'Orient.

LE VAPORISATEUR BABANI, qui est l'ornement indispensable de tout boudoir féminin, compléte, avec un flacon du fameux extrait l'« Ambre de Delhi » ce délicieux coffret. Que ce soit pour son parfum ou pour les soins de son visage, chaque femme a son secret, le combine, et s'y tient pour un temps ; mais les recherches sont parfois longues, tandis qu'avec le coffret Babani, elle n'a plus qu'à choisir, sûre d'y trouver le complément indispensable à sa beauté.

LE COFFRET « HINDOU », contenant les six articles énumérés ci-dessus, sera expédié franco de port et d'emballage contre la somme de 150 francs. Le même coffret « Week end », contenant seulement 3 échantillons : Poudre de riz, Crème Hindoue, extrait Ambre de Delhi, sera expédié contre la somme de 22 francs franco de port et d'emballage, voir ci-dessous.

DANS VOS COMMANDES, indiquez pour la poudre la teinte que vous désirez : Ocre clair, Ocre foncé, Blanche, Naturelle, Rachel.
POUR LE ROUGE-LEVRES, indiquez votre coloris préféré : Clair, Moyen, Foncé.
IL NE S'ERA FAIT aucun envoi contre remboursement, seuls, sont acceptés : mandats, chèques ou espèces.
LE COFFRET DE BEAUTÉ « HINDOU » étant un article vendu exceptionnellement en réclame, il n'en sera expédié qu'un seul par personne.

BABANI

98 bis BOULEVARD HAUSSMANN PARIS.

En potinant avec nos Lecteurs

LUCIEN. — Votre abonnement finit le 5 décembre de cette année. Jackie Monnier est Française, elle doit être âgée de vingt-deux ans et est la vedette féminine du film *Le Bled*; Dolly Davis est actuellement à Paris; quand je dis actuellement, je dis au moment où je vous réponds, peut-être demain n'y sera-t-elle plus, car le métier d'artiste de cinéma est plein d'imprévu. Son adresse est la suivante : 40, rue Filibert-Deleorme.

Le THOUZANT. — Je me puis vous donner ce renseignement, mais adressez-vous de ma part à M. Monnier, qui est le directeur du Madeline-Cinéma; c'est un homme charmant et distingué, très au courant des questions de l'exploitation; il se fera un plaisir de vous donner toutes les indications nécessaires.

K. DU PO FÉLÉ. — Que signifie votre pseudonyme? Je n'ai pas réussi à déchiffrer votre mystérieuse appellation, aussi vais-je demander à Arène Lupin de me venir en aide; c'est bien Georges Charria que vous avez vu dans *Morgane la Sirène*. C'est un excellent artiste que vous reverrez bientôt dans *Prix de Beauté*. Et maintenant que vous avez gagné votre pari, n'oubliez pas de m'envoyer la part qui me revient en ma qualité d'arbitre. Nous parlerons bientôt d'Ivan Petrovitch, qui vient de tourner dans *La Bague Impériale* aux côtés de Lil Dagover. Peut-être même nous donnerons satisfaction un jour très prochain en publiant sa photographie en première page. Au revoir, petite Algérienne.

A. M. 30. — Abel Gance a commencé *La Fin du Monde*, c'est exact, mais vous dire quand il aura terminé serait embarrassé pour vous répondre. Eh bien, il en est de même pour votre question. Vous ressemblez à Conrad Veidt; vous en avez de la chance! Ce n'est pas comme moi; savez-vous de qui je suis le sosie frappant?... De Ramon Novarro, de James Hell? Hélas non! De Ben Turpin, oui, de l'homme qui louche. Croyez-vous que parce que vous ressemblez à l'homme qui rit, vous pouvez faire du cinéma? C'est une erreur! Il faut du Bac, Paris, où se trouvent les bureaux d'Abel Gance.

L. COSTA R. ALMADA, 167, PORTO, PORTUGAL. — Je signale que vous désirez correspondre avec des lecteurs de notre revue parlant anglais; et maintenant voici l'adresse de Brigitte Helm: U. F. A. SW. 68, Kochstrasse, 68.

SIMON NOVARRO. — L'artiste que vous avez vu dans *La Colombe* aux côtés de Norma Talmadge est Noah Beery qui est un excellent comédien qui excelle dans les rôles antipathiques; Ramon Novarro est actuellement l'artiste de cinéma le plus en vogue, mais néanmoins n'est pas aussi populaire que le fut Rudolph Valentino; Joan Crawford est une artiste de talent, l'avez-vous vue dans *Les Nouvelles Vierges*? Elle y était extraordinaire.

ÉGYPTÉ. — Nous avons l'intention de consacrer un article à Georges O'Brien lorsque l'occasion se présentera; je ne crois pas que vous le verrez dans *L'Étre de Noël*, car ce film est une mauvaise production que j'ai vue lors d'un récent voyage à l'étranger. C'est plein de fautes de goût et mal mis en scène. Heureusement, pour le film parlant, il y a des films comme *Singing Fool* et *The Divine Lady*. George O'Brien est un artiste américain; vous pouvez lui écrire aux studios Fox Film, à Hollywood, Cal.; Gilbert Roland, Colleen Moore, Constance Talmadge, tournent aux studios National, à Burbank, Cal.; William Haines et Marion Davies tournent aux studios Metro-Goldwyn de Culver City, Cal. Vous en avez de la chance d'habiter le pays merveilleux qu'arrose le Nil! Quant à moi, pauvre Parisien, pour avoir l'impression de vivre là-bas, je me promène, chaque jour de la rue du Caire à la place des Pyramides.

ALEXIS CHATELAIN. — J'ai signalé à la direction la réclamation que vous m'avez adressée concernant le mode d'emballage de *Cinémonde*. Vous avez raison, l'isère est une région splendide, on devrait y tourner les extérieurs de nombreux films; nous avons déjà parlé au cours des 52 premiers numéros de René Navarre et de Gabriel Signoret. Tous deux semblent avoir abandonné l'écran. Espérons que leurs désertions ne seront que passagères.

PAPILLON BLESSÉ. — Vous voulez faire du cinéma. Pauvre papillon, il ne vous suffit pas d'être blessé, vous voulez aussi vous brûler les ailes aux sunlights des studios. Soyez sage, restez comme vous êtes, la carrière d'artiste de cinéma est parsemée de déceptions et de désillusions. Je l'ai dit ici cent fois. A quoi bon vous aventurer vers l'incertain? PAUVRE FOU. — Sully Vernon vient de tourner un film aux environs de Paris, elle est maintenant de retour en la capitale. Écrivez-lui 46, boulevard Soult, je suis presque certain qu'elle vous répondra. Au moins, vous, pauvre fou, vous êtes plus modéré que certains de mes correspondants, vous ne me posez qu'une question, alors que beaucoup d'autres me font jusqu'à dix demandes par lettre. Malgré votre pseudonyme, vous me semblez un lecteur bien sage.

JEAN POTERAT. — Vous pouvez faire le choix que vous voudrez, ce qui importe c'est que vous soyez originaux et pleins de vie. PÉRIKO. — C'est exact, l'artiste que vous avez connu autrefois au théâtre de Belleville et bien Maurice Chevalier, qui a fait près de la place de la République ses débuts dans le café-concert. Mais comme Hollywood est loin de tout cela!

VOYOTEU 7. — Vous connaissez René Guélio, moi aussi. C'est un phénomène, ce sacre Totou. Pourquoi n'avez-vous envoyé votre photographie, puisque vous ne voulez pas faire de cinéma? Sans doute désirez-vous la mienne en échange, mais vous ne pouvez y compter. Néanmoins, si vous désirez savoir comment est ma physionomie, sachez que j'ai les oreilles de Bill Montana, le nez de Jean Murat, les yeux de Lon Chaney, le menton de Charlie Murray. Les monstres de Chester Conklin, le front de José Davert, les joues de George Bancroft et les cheveux d'Henri Baudin; si avec ça je ne suis pas photogénique... 1^{er} Mai 1930. — C'est entendu, envoyez-moi votre scénario lorsque vous l'aurez terminé; je vous dirai en toute franchise ce que j'en pense, mais sachez dès maintenant qu'il est très difficile de faire un bon scénario. Ma réponse sera un valoir en déduction de nombreux envois de « aspirants scénaristes ».

YVONNE GUYOT. — Votre œuvre n'est parvenue beaucoup trop tard. STÉPHAN. — La Tchecoslovaquie semble vouloir faire un réel effort au point de vue cinématographique. Après *Erotion-Sédution*, qui remporte un véritable triomphe sur les écrans français, vous verrez bientôt *Le Dernier Manège* avec Marcelle Albani, Joseph Rovinsky, Walter Rilla et Gaston Jacquet et *La Parole d'un Grand Vieux*, mise en scène de Léon Marten et interprété par Claude Lombard, Olaf Fjord, Raymond Guérin, Karel Sleichert et Mayer.

MOLLIA DOLL. — Bonjour, mystérieuse inconnue, que vous êtes familière! Vous ne me connaissez pas et suis fier de vous rencontrer. Je ne vous ai jamais vue, mais vous me dites que vous m'aimez bien. Persistez-vous dans cette idée si vous connaissez l'octogénaire grignon, podagre et rhumatisant que je suis. Je suis célibataire? Mais oui, aucune femme n'a voulu de moi, aussi, tel un compteur de taxi, mon compteur porte un drapeau sur lequel on lit : libre. N'est-ce pas dit avec poésie? Merci, Mollia Doll, pour vos deux gros baisers, mais la prochaine fois soyez discret; que va dire ma petite amie? C'est James Hall, qui vous avez vu aux côtés de Hebe Daniels dans *Chasseurs d'Imagés* et *Monsieur, Mademoiselle*. Good bye, dear Molly!

JOÛS CAMAXI. — J'ai compulsé toutes mes archives et je n'ai pas trouvé la lettre que vous dites m'avoir envoyée il y a quelques mois. Votre lettre adressée à Bernarda l'orientale a été dès sa réception à nos bureaux transmise à l'intéressée. Vous pouvez écrire à Clara Bow aux studios Famous Players, à Hollywood, Cal. ALEX RICHON. — Nous avons transmis votre lettre à Lily Damita. CHANTAL. — Nous avons parlé à différentes reprises de Dolly Davis et lui avons même consacré tout récemment la première page de *Cinémonde*. C'est une des principales artistes du cinéma français et ses meilleurs films sont *Le Fantôme 47* et ceux tournés autrefois sous la direction de Pierre Colmbier. C'est elle qui a tourné aux côtés de Gémier dans *La Branche morte*. EDELWEISS DES KARPATHS. — Charlie Chaplin ne vient que très rarement en France. Son dernier séjour remonte à 1928. Vous pouvez lui écrire directement à Hollywood où il est assés connu; Douglas Fairbanks était en France ces derniers temps, son adresse en Amérique est Beverly Hills, Hollywood, Cal.; Greta Garbo tourne actuellement sous la direction de Jacques Feyder aux studios M. G. M. à Culver City, Cal.; Billie Dove est une vedette de la First National-Warner Bros ainsi que Al Jolson. Vous pouvez leur écrire aux studios de Burbank, Cal.; Jannings est de retour en Allemagne et tourne pour la U. F. A. dans un film sur Raspoutine.

GARY ROCHET. — Lily Damita est retournée en Amérique et tourne à Culver City pour United Artists. Vous n'avez qu'à lui demander de vous envoyer sa photo; je suis certain qu'elle le fera, car c'est une artiste éprise de publicité. UN LECTEUR DE « CINÉMONDE ». — Puisque vous êtes propriétaire d'un film sur l'éducation physique, vous pouvez très bien faire des conférences dans les écoles. Votre idée est très intéressante et mérite d'être encouragée. Si vous désirez mon aide écrivez-moi une lettre détaillée et indiquez-moi votre adresse. T. Y. DAY. — Douglas Mac Lean a tourné de nombreux films parmi lesquels *Quelle averse!* *Olympic 13* et *Un Gasse tombé du Ciel*; Raymond Hatton est un amusant artiste; l'avez-vous vu dans *Les Chevaliers de la Flotte*?

RÉDACTION - ADMINISTRATION : 138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)
Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98
Compte Chèques postaux Paris 1299-15.
R. C. Seine 233-237 B.
Service de la Publicité : BERGA
19, boulevard Montmartre - Tél. Rich. 94-07.
Le Gérant : GASTON THIERRY.



EVELYN BRENT...
...la mystérieuse comparse des drames policiers, sait qu'elle rendra son sourire plus attrayant encore et plus inimitable avec le ROUGE 1930 de Diolet. On y tient le plus parce qu'il tient le mieux.

UN LECTEUR DE « CINÉMONDE ». — Notre reliure contient 52 numéros et coûte 35 francs. Vous pouvez en commander une en adressant un mandat-poste à GASTON THIERRY. — Vous désirez connaître les noms des vedettes israéliètes du cinéma mondial, mais, mon cher, c'est une galéjade; pour vous donner satisfaction, je serais obligé de citer tous les artistes français et étrangers et les 20 pages de *Cinémonde* ne suffiraient pas. Le cinéma mondial est une grande famille. ROSIE DE NOÛ. — Non, je ne suis pas du sexe féminin, bien que les qualités que vous me trouvez soient la patience, la douceur et la délicatesse. Souvent les artistes de cinéma tournent sous un nom d'emprunt vous pouvez écrire sans crainte aux artistes que vous me citez, car ils sont connus de leur concierge sous leur véritable nom et sous leur pseudonyme; Michèle Verly s'appelle... Michèle Verly et habite 31, r. Tocqueville, Paris; c'est une artiste gentille sans plus. Tout à fait de votre avis au sujet de l'article de Clara Bow.

BETTY BALFOUR. — Comment! vous n'avez pas trouvé dans notre numéro de vacances l'article sur Hoot Gibson; vous êtes ou aveugle ou distrait, mon cher. Allons, feuilletez de nouveau ce numéro et vous trouverez l'article en question. GASTON VERVEY. — Vous avez raison d'aimer le cinéma, mais votre amour ne doit pas aller jusqu'à vouloir en faire métier en débutant par le théâtre, ce qui d'ailleurs n'est pas excellent, car la scène demande une autre mimique que l'écran. L'École Universelle ne donne pas de cours de cinéma, et, un conseil, méfiez-vous des écoles de cinéma.

SOLTAIRE. — Puisque vous désirez un scénario de *Quand la Chair succombe* vous n'avez qu'à vous adresser à la Paramount 63, avenue des Champs-Élysées; Jaque Chatelain répond à ses admirateurs, à condition, toutefois, que ceux-ci soient patients. Jaque Chatelain tourne actuellement à Munich. TEXAS. — Claude Lombard est Française et vient de tourner à Prague, sous la direction du metteur en scène tchèque Léon Marten, un film nommé intitulé *La Junglé d'une Grande Ville* qui sera bientôt présenté en France.

SANS ESPOIR. — Croyez-vous que vous en aurez lorsque vous aurez fait vos débuts dans la carrière d'artiste de cinéma. Non, au contraire, vous serez encore plus désemparé. Soyez donc plus confiant en vous-même, abandonnez ce chimérique projet. VIVIE « CINÉMONDE! ». — Le prix de *Cinémone* est de 1 fr. 25 pour tous les numéros, excepté bien entendu pour ceux spéciaux qui, étant donné leur nombre de pages plus important, coûtent plus cher. J'ai signalé au service de diffusion que vous ne trouvez pas *Cinémone* au Drancy. Le nécessaire a dû être fait immédiatement. Merci de nous avoir signalé cet oubli.

I LOVE YOU, HANS. — J'ai compris ce que voulait dire Hans, mais que signifie *I love you*? Il est vrai que j'ignore le suédois, aussi ai-je une excuse. On a tourné *Femmes à Bruay*, dans le Nord. Ce sont MM. Jaeger Schmitt et Georges Benoit qui ont fait la mise en scène de ce film qu'interprètent Jean Debilly et Mireille Séverin. Avant de vous quitter, laissez-moi vous demander un renseignement: comment dit-on « Je vous aime » en anglais? UNE ADMIRATRICE DE RENÉ NAVARRÉ. — Alors *Cinémone* vous a donné satisfaction pleine et entière. Tant mieux, cela nous encourage lorsque nous voyons nos lecteurs récompensés. Nous avons parlé de *L'Angèle de la Sierra*, lors de la sortie de ce film; la même chose pour *Le Menor de Jolie*. René Navarre, dont la création la meilleure est celle de *Fantomas*, est actuellement à Paris. J'ignore sa nouvelle adresse. Néanmoins, vous pouvez lui écrire par l'intermédiaire de la Franco Film, 31, rue Caulaincourt, et pour cela, adressez-vous de ma part à René Hervouin.

LÉON SERGENT. — A vos ordres, sergent! Pourquoi Dolly Davis et Lilian Harvey ne vous ont pas répondu? Je ne sais, oubliez, négligence peut-être, ou bien n'ont-elles pas reçu vos cartes, ce qui est possible. Écrivez leur de nouveau et espérez; je suis certain que vous aurez toute satisfaction cette fois, car lorsque je rencontrerai Dolly Davis je lui tirerai les oreilles et je vais charger notre correspondant berlinois de faire de même à Lilian Harvey.

COMMENT ALLEZ-VOUS? — Vous désirez connaître la hauteur et le poids de Marceline Day, de Ramon Novarro et de Mac Avoy? Me prenez-vous pour le service anthropométrique? Comment je vais? Mal tant que vous me posez des questions aussi insignifiantes et dépourvues d'intérêt. SERGE. — *Le Cercle rouge* est un excellent film policier qui n'a rien à voir avec le film à épisodes du scénario anglais Edgar Wallace et est interprété par Lya Mara, Louis Lerch, Stewart Rome et Albert Steinrück. L'Homme au Sunlight.

REPRESENTANTS GÉNÉRAUX : GRANDE-BRETAGNE : Dolorés Gilbert, Tudor House, 36, Armitage Road, Golders Green, N. W. 11. ALLEMAGNE : A. Kossowsky, Reichskanzlerplatz, 5, Charlottenburg, Berlin W. Tel. : Westend 242. ÉTATS-UNIS : Jacques Lory, 1726 Cherokee Av., Hollywood, California. GRAV. ET IMP. DESFOSSÉS-NEOGRAVURE

N° 56 -- 14 NOVEMBRE 1929

CINÉMONDE



EXCESS BAGGAGE

William Haines et Joséphine Dunn, dans "Le Fardeau", nouveau film de James Cruze.